

LITTÉRATURE

Deux carnets où Bruno Roy module l'art de l'autoportrait
Page F 4



DE VISU

Les œuvres photographiques de Nan Golding au MACM
Page F 8

LE DEVOIR

CAHIER
F

LIVRES

Jeunesse

d'aujourd'hui



Illustration de Michel Rabagliati, tirée de *La Littérature pour la jeunesse 1970-2000*, sous la direction de Françoise Lepage, publié chez Fides.

Les changements
de mentalité,
la conception qu'on
se fait de l'enfant et
la sophistication entre
le texte et l'image
ont contribué à
des transformations
intéressantes
dans l'édition
d'albums pour petits

Le Québec, terre des festivals, aura son premier Festival du livre jeunesse de Laval. Il se tiendra au Collège Montmorency du 28 mai au 1^{er} juin prochain. Déjà, plus de 8000 inscriptions de jeunes des régions de Laval, de Montréal, des Laurentides et de Lanaudière sont confirmées. Attention, 8000 jeunes qui lisent, ça risque de faire du bruit!

GINETTE GUINDON

Le dernier-né des festivals de littérature a lieu au moment où vient de paraître, chez Fides, un ouvrage savant retraçant l'itinéraire des trente dernières années de littérature pour la jeunesse au Québec. Inutile de dire que beaucoup de chemin a été parcouru. Sous la direction de Françoise Lepage, ce tome XI des *Archives des lettres canadiennes* est une publication du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

Dix-sept spécialistes signent quatorze articles répartis en deux sections: la première partie présente les divers types de livres pour la jeunesse et étudie quelques genres littéraires (science-fiction, bande dessinée et adapta-

tions théâtrales) et la seconde partie analyse l'œuvre de sept écrivains. Une annexe statistique et une imposante bibliographie de la critique de 1970 à 2000 et des sources consultées pour chaque article complètent l'ouvrage.

Des albums

Les jeunes festivaliers de Laval auront une belle panoplie d'albums à se mettre sous les yeux. Le genre a évolué considérablement au cours des quinze dernières années. Au milieu des années 1980, la production d'albums avait en effet baissé au point qu'on ne trouvait que quelques éditeurs audacieux pour oser s'attaquer à cette fabrication onéreuse. Comme le rapporte Françoise Lepage dans son article «*L'image dans l'album pour enfants*», les changements de mentalité, la conception qu'on se fait de l'enfant et la sophistication entre le texte et

l'image ont contribué à des transformations intéressantes dans l'édition d'albums pour petits. L'image n'est plus un simple accessoire et on voit même des livres sans texte ou presque, comme *L'Echarpe rouge* d'Anne Villeneuve, complètement libérés d'une dépendance au texte. Il est dommage que, dans le livre, les figures suivant cet article ne donnent que le nom des auteurs des albums en omettant celui des illustrateurs!

Un autre texte, «*Traces postmodernes dans les mini-romans et premiers romans*», recense l'ensemble de la production de ce type de volumes. Ces romans se sont développés dans l'édition québécoise des années 1990. Quant aux romans pour adolescents, Monique Noël-Gaudreault, de l'Université de Montréal, traite de neuf titres presque tous écrits au «je». La conclusion de Claire Le Brun, dans «*La science-fiction au féminin*», affir-

me que ce genre se distingue par son refus du pessimisme.

L'article sur le panorama de la bande dessinée québécoise n'intéressera pas que les passionnés du genre. Deux autres articles, l'un sur l'adaptation des genres littéraires pour le théâtre jeunesse — qui ne figurent dans la programmation des compagnies de théâtre que depuis les années 1980 — et l'autre sur la censure, avec plusieurs témoignages d'auteurs et d'éditeurs, complètent cette première partie.

La seconde partie de l'ouvrage analyse de façon approfondie les textes de six écrivains reconnus au Québec et d'un auteur francophone de l'Ontario. Pourquoi ce choix? Des auteurs importants sont absents et les quelques titres de Doric Germain sont inconnus des

SUITE PAGE F 2 : JEUNESSE



Plongez dans l'univers du Moyen Âge

Gratia Dei Les chemins du Moyen Âge

DIDIER MÉHU

Visitez l'exposition Gratia Dei

Musée de la civilisation de Québec jusqu'au 28 mars 2004

F
FIDES

MUSÉE DE LA
CIVILISATION
Québec

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

JEUNESSE

SUITE DE LA PAGE F 1

jeunes lecteurs québécois. Quand on veut faire du Canada français le lieu d'une seule littérature, des déséquilibres s'établissent et frisent le ridicule...

L'annexe d'Edith Madore sur le panorama de la situation actuelle de la littérature d'enfance et de jeunesse québécoise, exprimée sous forme de tableaux, de résumés et de chiffres réels, est une référence indispensable aux gens du milieu. De plus, ce rapport rétablit enfin des vérités sur les parutions, la durabilité des livres jeunesse en librairies et l'exportation de nos livres.

Plusieurs auteurs de ce collectif seront présents au colloque qui donnera le coup d'envoi au Festival du livre jeunesse de Laval le 28 mai prochain de 9h à 16h30 avec comme invité d'honneur Pierre Bruno, maître de conférence à l'Université de Bourgogne, en France, et spécialiste de la littérature pour la jeunesse. Six interventions suivies d'une période de discussion rempliront cette journée qui se terminera par le vernissage de l'exposition d'illustrations.

Les jours suivants, c'est sous le thème «La lecture donne des ailes!» que les jeunes participeront à une quarantaine d'activités dont des rencontres avec des auteurs, des bédécistes et des

illustrateurs, des jeux-questionnaires, des rallyes littéraires, etc. Un hall d'exposition présentera les livres de 77 éditeurs, des œuvres d'illustrateurs, des livres écrits et illustrés par les jeunes, des organismes et associations liés à la promotion de la littérature ainsi que les séances de signatures habituelles dans ces rencontres.

Coordonnées

Au Collège Montmorency du 29 mai au 1^{er} juin 2003
465, boul. de l'Avenir, Laval
téléphone: (450) 978-3985
télécopieur: (450) 688-2229
Heures d'ouverture du festival: les jeudi, vendredi et samedi de 9h à 21h; le dimanche de 9h à 16h.
Coût d'entrée: gratuit pour les enfants de 0 à 17 ans; 5 \$ pour les adultes.

Mercredi 28 mai
Colloque pour tous les professionnels du livre (sur inscription)
65 \$, le repas et le cocktail compris

LA LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE 1970-2000

Sous la direction de Françoise Lepage
Fides, coll. «Archives des lettres canadiennes»
Saint-Laurent, 2003, 350 pages

ÉCHOS

Saint-Denys Garneau, peintre

(Le Devoir) — La Fondation de Saint-Denys-Garneau lance le tirage d'un tableau du poète (*L'île*

d'en haut, 1928) afin de financer son prix annuel. Une exposition des manuscrits du poète sera par ailleurs présentée cet automne à Trois-Rivières, alors que la Poste canadienne émettra un timbre commémoratif en son honneur.

L'après-Harry Potter

GISÈLE DESROCHES

Depuis les Harry Potter, les éditeurs sont anxieux de mettre la main sur le manuscrit fantastique susceptible de faire grimper les chiffres de vente de façon aussi sensationnelle. Au Québec, l'éditeur des Intouchables, Michel Brûlé, a cru si fort dans la série Amos Daragon qu'il a fixé à 99 ¢ le prix des douze mille premiers exemplaires du premier tome: *Amos Daragon, porteur de masques*.

Les trois premiers tomes de la série sont parus simultanément. L'éditeur dit en avoir vendu les droits en Allemagne, en Serbie, en Italie et en Corée. Le premier tome a tenu la première place de la liste des meilleurs vendeurs dans la chaîne de librairies Renaud-Bray.

Un site Internet (www.amosdaragon.com) présente l'auteur, Bryan Perro, comédien, conteur et auteur. Bref, on mise beaucoup sur la série. Perro possède un indéniable talent de conteur. Sans s'attarder, il entraîne son jeune lecteur sur des chemins fabuleux, à la suite d'un héros de douze ans, particulièrement malin, qui se voit confier la mission de rétablir l'équilibre du monde menacé par la guerre que se livrent les dieux du bien et du mal...

Reprenant sensiblement le même modèle que *Le Seigneur des anneaux*, apparenté aux jeux vidéo par sa progression, empruntant au conte traditionnel plusieurs motifs, sinon des scènes entières où l'on peut reconnaître le conte d'origine, le récit laisse deviner de multiples inspirations.

Amos est une sorte de superhéros, vaguement ésotérique, ama-

teur d'énigmes et secouru par de brusques illuminations, combattant sous la bannière de la Dame blanche des méchants vraiment cruels qu'il déjoue pourtant sans difficulté grâce à une ruse aussi réjouissante qu'efficace. Il ne doute jamais de lui, trouve toujours la solution du premier coup, se montre meilleur que tous, y compris ses pauvres parents bien démunis. Si la narration est pleine de formules convenues, de clichés, si une sensation de déjà vu ou d'improvisé assaille souvent le lecteur adulte, s'il décèle quelques contradictions dans le discours, il n'en va pas de même pour le jeune lecteur qui suit cette quête avec ferveur.

Le dosage d'imaginaire et d'action, de fantaisie et de contrainte est très réussi, le rythme bien maîtrisé, la curiosité du lecteur attisée par le souffle qui traverse l'épopée. On trouve quelques coquilles ici et là (*il gagnit* par exemple!). La lectrice, quant à elle, notera peut-être que les rôles féminins sont, encore une fois, ou bien secondaires, flous et peu dignes de confiance, ou bien totalement mythiques.

Les ailes d'argent

Quant à l'excellente série de Kenneth Oppel, dont les deux premiers tomes *Silverwing* et *Sunwing* ont paru, l'un l'an dernier, l'autre récemment, elle exploite le même filon du jeune héros malgré lui. Le chauve-sourceau pré-nommé Ombre évolue au milieu

des siens, les Ailes d'Argent (pourquoi n'avoir pas traduit le titre?) curieux et vif, déplorant sa petite taille et cherchant à prouver sa valeur. Le récit du second épisode (prévoir des moments pénibles si on n'a pas lu le premier) mène à la découverte par la colonie d'un paradis, une jungle artificielle qui s'avère un piège. Tout en découvrant l'abominable complot (l'auteur s'est inspiré d'expériences réelles où l'on entraînait des chauves-souris à porter des explosifs), Ombre et Marina, une jeune Aile de lumière, conduisent la colonie vers un nouveau lieu d'hivernage sécuritaire.

La réflexion et la recherche de sens jouent un rôle majeur dans cette longue saga initiatique rythmée de batailles épiques que l'on suit en serrant les dents et en tournant les pages de plus en plus vite.

happés par l'urgence de savoir. La traduction française emploie cependant des mots et des expressions peu familiers sur lesquels on butera peut-être, sans pour autant perdre sa motivation. La diversité sociale et l'apprentissage de la vie sont traités de façon sensible et attentive, proposant des repères valables. La sortie de *Firewing* est prévue pour cet automne aux Éditions Scholastic.

Sous le signe du zodiaque

Quant à la série *Les îles du zodiaque*, chez Médiaspaul, elle est délicieusement dépaysante. Des trois, c'est certainement celle où la part d'imaginaire et d'invention est la plus grande. La réalité des personnages y perd peut-être un peu, mais pas l'intérêt.

Pierre, le jeune héros de 13 ans, habite Zodiaque, une île faite de multiples constellations et traversée de cours d'eau. Afin de sortir sa mère de la misère, il est parti, dans le premier épisode, *Le Messager des orages*, à la recherche de son père, navigateur

de la guilde des Nautes, à une époque où on ne sait pas encore où finit le monde (l'an 691). La suite, *Sur le chemin des tornades*, s'ouvre sur un résumé clair et détaillé du premier épisode de sorte qu'on peut en entreprendre la lecture directement si on le désire. Pierre est maintenant prisonnier du Seigneur Oronte qui le maintient en «stase» par magie, le réduisant au niveau d'instrument de navigation, lisant dans ses yeux les subtils changements climatiques qui lui permettent d'éviter les écueils. Pierre réussira à s'échapper, poursuivi sans relâche par les hommes d'Oronte.

Ses tribulations le mènent à des rencontres parfois périlleuses, parfois inespérées, mais toujours fascinantes. Semé de réflexions pertinentes sur la vie, la société, la croissance, la justice, ce récit propose un univers riche, mystérieux, presque onirique, plein d'interdits et de magie. L'auteur, Laurent McAllister, est purement virtuel; même sa photo apparaissant sur le quatrième de couverture est fabriquée. La couverture est franchement attrayante, l'écriture de qualité. Le premier tome a reçu le prix Boréal, rarement attribué à un livre jeunesse.

AMOS DARAGON, PORTEUR DE MASQUES

LA CLÉ DE BRAHA

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX

Bryan Perro
Les Intouchables
Montréal, 2003, 252 pages

SUR LE CHEMIN DES TORNADES

Laurent McAllister
Médiaspaul, coll. «Jeunesse Pop»
Montréal, 2003, 164 pages

SILVERWING

SUNWING

Kenneth Oppel
Traduit par Luc Rigoureux
Scholastic
2002 et 2003, 382 et 416 pages

EMMANUEL LÉVINAS

À l'occasion de la parution aux Éditions Jean-Claude Lattès de la biographie: *Emmanuel Lévinas, la vie et la trace* de Salomon Malka, nous vous invitons à une rencontre consacrée au grand philosophe juif, Emmanuel Lévinas.

Les participants tenteront de comprendre les raisons de la popularité croissante de Lévinas aujourd'hui et de son apport à la pensée contemporaine.

Participants:

SALOMON MALKA
ALEXIS NOUSS
MARC-ALAIN WOLF
CHRISTIAN SAINT-GERMAIN

Mardi 27 mai 19 h 30
Réservation obligatoire: 739-3639

Si vous désirez souper au Bistro, il est préférable de réserver.

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 14 au 20 mai 2003

Rang	Genre	Titre	Auteur	Éditeur	Points
1	Roman	L'IGNORANCE ♥	M. KUNDERA	Gallimard	14
2	Roman	ONZE MINUTES ♥	P. COELHO	Anne Carrière	1
3	Roman Qc	TOUT LÀ-BAS	A. COUSTURE	Libre Expression	7
4	Polar	DARLING LILLY	M. CONNELLY	Seuil	2
5	Psychologie	PETIT OU GRAND ANKIEUX ?	A. BRACONNIER	Odile Jacob	34
6	Cuisine	BARBECUE ♥	RACHLEN/SCHNEIDER	L'Homme	56
7	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	28
8	Roman	SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ	M. LÉVY	Robert Laffont	13
9	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	124
10	Polar	LES CHIENS DE RIGA	H. MANKELL	Seuil	3
11	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane	136
12	Spiritualité	DIEU ? ♥	A. JACQUARD	Stock	12
13	Polar	GONE, BABY, GONE ♥	D. LEHANE	Rivages	3
14	Roman Qc	LES FILS DE LA CORDONNIÈRE	P. GILL	vib éditeur	5
15	Scénario Qc	LES INVASIONS BARBARES	D. ARCAND	Boréal	2
16	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard	47
17	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 1 ♥	M. HANNEQUART	Rudel Medias	10
18	Roman Qc	LIFE OF PI ♥	Y. MARTEL	Vintage Canada	29
19	Roman	TOUT CE QUE J'AIMAIS ♥	S. HUSTVEDT	Leméac	9
20	Roman Qc	CARNETS JAUNES DE VALÉRIEN FRANÇEUR...	A.-C. DRAINVILLE	Effet pourpre	31
21	Faune Qc	LES OISEAUX ET L'AMOUR ♥	J. LÉVEILLÉ	L'Homme	5
22	Roman	OSCAR ET LA DAME ROSE	E.-E. SCHMITT	Albin Michel	18
23	Roman Qc	UN PETIT BRUIT SEC	M. BEAUDOIN	Triptyque	10
24	Actualité	LA GUERRE DES BUSH ♥	É. LAURENT	Plon	15
25	Essais	MAL DE TERRE ♥	H. REEVES	Seuil	3
26	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 2	M. HANNEQUART	Rudel Medias	4
27	Roman	IMPRIMATUR ♥	MONALDI / SORTI	JC Lattès	17
28	Psycho. Qc	JE RÉINVENTE MA VIE, nouvelle édition	J. YOUNG	L'Homme	18
29	Essais Qc	DEUX FILLES LE MERCREDI SOIR	BÉRARD/TURENNE	Transcontinental	7
30	Psycho. Qc	STRATÉGIES POUR DÉVELOPPER L'ESTIME DE SOI...	J. MONBOURQUETTE	Novalis	5
31	Roman Qc	LA MAISON DES REGRETS	D. MONETTE	Logiques	13
32	Roman	SANS SANG	A. BARICCO	Albin Michel	12
33	Polar	L'HÉRITAGE	J. GRISHAM	Robert Laffont	9
34	Flore	AMÉNAGEMENT PAYSAGER POUR LE QUÉBEC	HODGSON/ADAMS	Broquet	6
35	Roman	LA TACHE ♥	P. ROTH	Gallimard	33
36	Santé	QUÉRIR ♥	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	5
37	Actualité	APRÈS L'EMPIRE ♥	E. TODD	Gallimard	31
38	Roman	JE NE SAIS PAS COMMENT ELLE FAIT	A. PEARSON	Plon	21
39	Cuisine	CUISINE VÉGÉTARIENNE ♥	COLLECTIF	Marabout	17
40	Faune	GUIDE DES OISEAUX DE L'EST DE L'AMÉRIQUE DU NORD ♥	D. & L. STOKES	Broquet	325
41	Biographie	BRÛLÉE VIVE ♥	SQUAD	Oh ! Éditions	7
42	Biograph. Qc	WILLIAM FYFE, TUEUR EN SÉRIE	M. PIGEON	Lancôt	5
43	Psychologie	L'INSATISFACTION CHRONIQUE	ASHNER/MEYERSON	Sciences et culture	128
44	Roman Qc	UN PEU DE FATIGUE	S. BOURGUIGNON	Qc Amérique	28
45	Guide Qc	LE QUÉBEC CYCLABLE, nouvelle édition	COLLECTIF	Ulysse	4

♥ Coup de Cœur RB ■ Nouvelle entrée ■ Nombre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

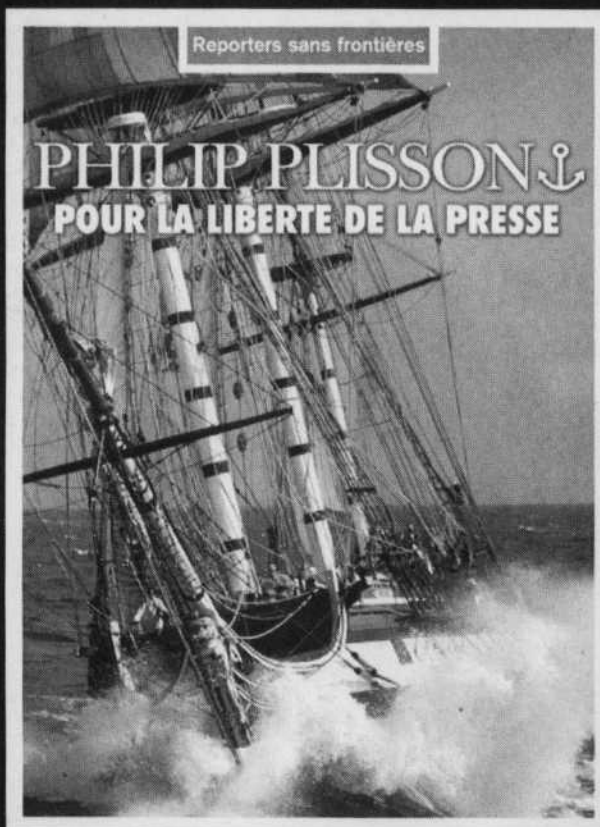
Nouvel arrivage !

Les soldes d'éditeurs
des livres magnifiques
à prix incroyables

50% de rabais
et plus.



N'ATTENDEZ PAS QU'ON VOUS PRIVE DE L'INFORMATION POUR LA DÉFENDRE



Soutenez Reporters sans frontières.
Achetez l'album de photographies
de Philip Plisson. 10,50 \$.



www.rsf.org

Des livres colorés* pour un été ensoleillé!

Jean Hejdar
Christine Delezenne

Carole Tremblay
Céline Malépart

Bonne nuit, Gabou!

Prince Prout

Le Zlokkh

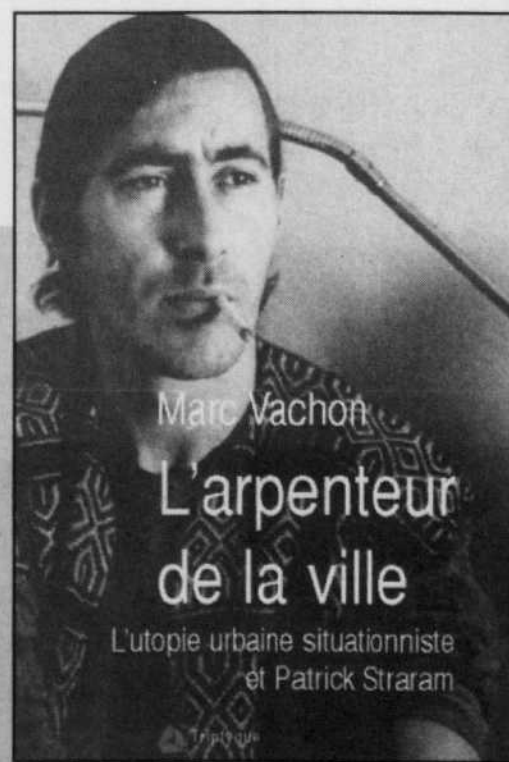
En couleur dans toutes les bonnes librairies!

Dominique Demers
Fanny

Les 400 coups

Triptyque

www.generation.net.com
Tél.: (514) 597-1666



Marc Vachon
L'arpenteur de la ville

L'utopie urbaine situationniste
et Patrick Straram

293 p., 25 \$

Cet essai explore la vision architecturale et urbaine de l'Internationnal Situationniste l'une des dernières avant-gardes du 20^{ème} siècle, et de son principal représentant au Québec, Patrick Straram.

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE JEUNESSE

La poésie de l'enfance

Que le public soit petit ou grand, jeune ou vieux, gras ou maigre, le problème est le même: la poésie trouve toujours moins d'adeptes que le roman. Heureusement, certains amoureux des vers persistent à vouloir partager leur passion. Voici donc quatre ouvrages pour enfants qui tentent de rendre «tendance» cette forme trop souvent négligée de la littérature.

CAROLE TREMBLAY

Pour apprécier la poésie, il faut aimer jouer avec sa langue. C'est pour cette raison que les jeunes enfants adorent les comptines. Elles leur permettent de s'amuser avec les mots tout neufs avec lesquels ils apprennent à dire le monde. Les Éditions Rue du monde l'ont bien compris et proposent de très jolis recueils. *Salade de comptines (+ un dessert offert)*, d'Alain Serres, paru l'an dernier, était très réussi. Les courts textes à saveur culinaire, présentés dans un graphisme alléchant, ne manquent ni d'humour ni d'allant.

Cette année, la maison récidive avec *Ohé! Les comptines du monde entier!* Le voyage poétique nous entraîne cette fois dans une cinquantaine de pays pour en rapporter autant de courts textes rythmés. Sur une même page très colorée, on a droit à la version française de la comptine, à une autre dans sa langue originale, et même à une transcription dans l'alphabet de ses origines. Le recueil joue donc avec les mots, avec les langues et même avec l'écriture. La table des matières, très bien pensée, s'étale sur une mappemonde. On peut ainsi facilement repérer de quelle partie du globe le petit texte nous est parvenu.

OHÉ! LES COMPTINES DU MONDE ENTIER!

Textes réunis par Alben Ivanovitch-Lair
Illustrés par Andrée Prigent
Éditions Rue du monde,
coll. «Oh! Les comptines!»
44 pages

Si le nom de Quentin Blake n'est pas connu des jeunes, ses illustrations le sont, assurément. «*Gloire internationale du livre jeunesse*», comme dit le quatrième de couverture, cet illustrateur génial a accompagné Roald Dahl pratiquement tout au long de sa carrière, en plus de signer un nombre incalculable d'albums. *Promenade de Quentin Blake au pays de la poésie française* réunit des poèmes d'une trentaine d'auteurs allant d'Anna de Noailles à Raymond Queneau, en passant par La Fontaine et Georges Brassens. Si le choix de textes est judicieux, c'est dans sa façon de présenter son recueil que l'illustrateur donne la pleine mesure de son amour de la poésie. Dans son touchant avant-propos, l'illustrateur anglais se présente comme un humble visiteur de ce grand pays qu'est la littérature française. «*Ce livre est en quelque sorte un carnet de voyage, dans lequel j'ai noté plusieurs bons souvenirs de mes promenades.*»

Bien entendu, ce carnet de voyage est illustré par des aquarelles de Blake, qui les définit comme «*les pensées visuelles*» que

les mots des poètes ont suscitées en lui. Ça donne un très, mais vraiment très joli ouvrage.

PROMENADE DE QUENTIN BLAKE AU PAYS DE LA POÉSIE FRANÇAISE

Illustrations et sélection des textes de Quentin Blake
Gallimard jeunesse
Paris, 2003, 61 pages

On n'aime guère que la paix. Je le reconnais, le calembour du titre est un peu cornichon et ne donne pas spécialement envie d'ouvrir le livre. D'autant plus que la page couverture non plus n'est pas très invitante. Mais ce serait dommage de passer à côté de ce bel ouvrage dont le sujet demeurera malheureusement toujours d'actualité. Trente-six poèmes sur la paix et la guerre, signés, entre autres, par Prévert, Eluard et Cocteau, sont illustrés à la fois par des dessins et des photos. Des jeux de volets et de rabats superposent et juxtaposent les textes racontant la douceur de vivre et ceux qui décrivent des moments d'horreur, les images de paix, tout en couleur, de l'illustratrice Nathalie Novi, et les photographies de guerre, en noir et blanc, de l'agence Magnum. Le contraste entre les univers, tant textuels que visuels, crée des moments forts. On soulève, par exemple, un coin de ciel bleu pour découvrir un bombardier alors qu'un peu plus loin des enfants dansent à côté d'un poème sur la Bosnie. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le livre n'arrive pas trop tard. On devrait même profiter du fait que les jeunes sont maintenant sensibilisés à la guerre pour les attirer vers la poésie, la forme littéraire la mieux à



Dessin d'Alfred pour *Brumes et pluies* de Baudelaire, tiré de *Poèmes de Baudelaire en bandes dessinées*.

même d'exprimer en même temps l'atroce et le sublime, en moins de mots qu'il n'en faut pour l'expliquer.

ON N'AIME GUÈRE QUE LA PAIX

Textes réunis par Alain Serres et Jean-Marie Henry
Illustrations de Nathalie Novi
Photographies de l'agence Magnum
Éditions Rue du monde,
coll. «Des poèmes dans les yeux»
51 pages

Le concept est simple et on se demande pourquoi on n'y avait pas pensé avant. Après la poésie mise en musique, voici la poésie mise en cases: 16 poèmes de Baudelaire sont utilisés comme scénario de bandes dessinées et sont «interprétés» par 16 jeunes dessinateurs, pour la plupart inconnus ou à leurs premières armes dans l'édition. Les éditeurs, une petite maison de Normandie, entendent faire découvrir les grands classiques de la poésie française de manière ludique aux jeunes, un public souvent rébarbatif à cette forme d'écriture. Pour ne pas faire hurler les puristes, les textes sont respectés dans leur intégralité. Chaque poème est accompagné d'un extrait de la biographie de son auteur. Le mariage des genres donne des résultats inégaux, mais parfois étonnants. Particulièrement pour les lecteurs (et les lectrices, dont je fais partie) qui n'avaient jamais imaginé que la poésie de Baudelaire puisse être illustrée par autant de volumineuses poitrines. Il semble que ce soit le genre qui veut ça. Dans la même collection, on trouve des recueils à partir des poèmes de Verlaine, de Victor Hugo et de Maupassant.

POÈMES DE BAUDELAIRE EN BANDES DESSINÉES

Textes commentés par Christophe Renault
Direction artistique d'Olivier Petit et Cédric Illand
Éditions Petit à petit, 96 pages



Dessin d'Andrée Prigent pour *Ohé! Les comptines du monde entier!*

ESSAI

Meirieu pour les parents

LOUIS CORNELLIER

Tous les enseignants, à quelque niveau qu'ils exercent leur profession, devraient lire Philippe Meirieu. Défenseur du concept d'«*éducabilité radicale*», une philosophie pédagogique qui s'oppose au fatalisme en matière d'éducation, ce grand penseur français, au delà des querelles qui agitent nos milieux scolaires, ne cesse de rappeler, en reprenant la formule du philosophe Maurice Bellet, qu'«*il n'y a pas d'homme condamné*» et que les pédagogues, sauf à trahir leur vocation, ne sauraient transiger sur ce credo. Aussi, lire son *Frankenstein pédagogue* et ses *Lettres à quelques amis politiques sur la République et l'état de son école*, deux de ses récents ouvrages qui comptent parmi ses plus forts, c'est entrer en contact avec la générosité et l'espérance indispensables à la relation pédagogique.

Repères pour un monde sans repères se distingue un peu du reste de son œuvre en ce qu'il concerne plus particulièrement la relation pédagogique parents-enfants. Constitué, surtout, de chroniques que Meirieu a fait paraître dans l'hebdomadaire *La Vie*, cet essai se veut une invitation à réfléchir sur cette relation à partir de situations très quotidiennes.

Dans un monde comme le nôtre, privé de repères moraux et éducatifs incontestés, le rôle de l'éducateur n'est pas de tout repos. Comment, alors, tenir le cap? Que faire pour permettre à nos enfants de bien grandir? En famille, devant les séismes qui ne manquent pas de survenir, entre autres à l'adolescence, devant les défis que soulèvent l'insertion dans le monde et la transmission de la culture, y a-t-il des pistes à explorer afin d'éviter les désastres et, surtout, de nourrir l'espoir?

Au lieu de proposer des réponses catégoriques qui, de toute façon, ne résistent jamais à l'épreuve du réel, Meirieu suggère plutôt «*de travailler sur l'arti-*



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Le dernier essai de Philippe Meirieu concerne la relation pédagogique parents-enfants.

«*culution du désir et de la loi*»: «*Car c'est en refusant, à la fois, l'impérialisme de la loi — qui interdit tout sans comprendre — et l'impérialisme du désir — qui autorise tout sans se poser de question — que nous commençons à entrer dans l'éducation. Dans l'éducation au quotidien.*»

Concrètement? Puisque nous ne sommes pas, ici, dans l'univers de la psycho-pop, nulle recette ne nous sera offerte comme telle. Sur la base de cinq «*exigences éducatives*» (rendre possible le faire ensemble, référer l'interdit à ce qu'il rend possible, faire alliance avec l'enfant contre tous les fatalismes, permettre à l'enfant d'apprivoiser ses désirs et instituer la sphère publique), c'est plutôt à participer à l'aventure renouvelée de la naissance que nous convie Meirieu.

«*Personne*», écrivait Paulo Freire, «*n'éduque autrui, personne ne s'éduque seul, les hommes s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde.*» Il n'y a pas de plus beau projet.

REPÈRES POUR UN MONDE SANS REPÈRES

Philippe Meirieu
Éditions Desclée de Brouwer
Paris, 2002, 288 pages

« L'humour guérit et stimule l'économie »

(Titre en couverture de la revue des diplômés de l'Université de Montréal)

Pourquoi être pauvre et malade?
Lisez du Barcelo!

Rencontre avec
FRANÇOIS BARCELO
mardi, 27 mai, à 16 h
à la librairie ALIRE
de la place Longueuil

FRANÇOIS BARCELO
Les aventures de Benjamin Tardif - IV

Route barrée
en Montérégie



Libre Expression

« Sa narration est précise et alerte, ses dialogues sonnent juste (...) Le meilleur, c'est que c'est drôle »

Réginald Martel, La Presse,
le 4 mai 2003

Libre Expression
QUEBEC/MEDIA

PUL-IQRC

Collection SOCIÉTÉS, CULTURES ET SANTÉ
dirigée par Francine Saillant

Cette collection propose des ouvrages portant sur divers thèmes associés au large domaine de la santé, en mettant en valeur des apports des sciences sociales, en particulier de l'anthropologie, de la sociologie, de la biologie et des sciences politiques. L'histoire et la transformation des systèmes de santé au Québec et en Occident et leurs enjeux, les systèmes de médecine traditionnelle, les mouvements sociaux et des droits des usagers, les professionnels, les questions éthiques et politiques, les problèmes particuliers des pays du Tiers-Monde sont autant de questions sur lesquelles cette collection s'ouvrira.

ÉGALEMENT À PARAÎTRE

Mourir à trop aimer
VIH/Sida et prévention dans l'imaginaire des jeunes Québécois
Joseph J. Lévy, Christian Fortin et Véronique Provost
190 pages

Transformations sociales, genre et santé

Transformations sociales, genre et santé
Perspectives critiques et comparatives

Sous la direction de Francine Saillant et Manon Boulianne
314 pages, 35 \$

L'Obsession de la différence

L'obsession de la différence
Récit d'une biotechnologie
Yolande Pelchat
220 pages, 30 \$

Éthique et santé publique

Éthique et santé publique
Enjeux, valeurs et normativité
Raymond Massé
430 pages, 35 \$
À PARAÎTRE

Des livres pour savoir



131 p. 9,95 \$

Gérard BOUCHARD

Une grande réflexion. Des propositions neuves, étonnantes, qui appellent à «*réenchanter*» le monde et qui proposent de réhabiliter le mythe comme ressort de la pensée.

Éditions Nota bene



Pour de plus amples renseignements
Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-7381 • Téléc. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

LITTÉRATURE

POÉSIE

L'omniscience potentielle

Pour le grand bien de ses lecteurs,
José Acquelin parle lunaireTHIERRY
BISSONNETTE

Les différents recueils de José Acquelin, depuis *Tout va rien* en 1987, se présentent comme les pièces d'un même appartement, foré à même quelque concrétion lunaire atterrie près d'un centre-ville. *Chien d'azur*, *L'Oiseau respirable*, *Là où finit la terre*, tous ces livres sont traversés par une perspective assez unique en poésie québécoise, où le rêve et la réflexion sont combinés sans lourdeur, faisant partie d'un même recours à l'intelligence sauvage de la perception.

«Passé la volonté de la lune, par l'éblouissement de la nuit ultime, je parle d'un sentier sûr», dit-il d'ailleurs dans *L'Inconscient du soleil*, un livre où il se montre à la fois même et autre. C'est qu'on ne se réinvente pas totalement lorsqu'on a trouvé sa manière de déjouer le langage en sa faveur. Chez Acquelin, cette opération passe par la réitération sérielle de l'indicible, non pas celui d'une pseudo-mystique prétentieuse, mais un indicible qui résulte d'une contemplation active de «l'inexistence de tout».

C'est sur un impeccable poème en prose que s'ouvre le nouveau recueil, où le poète poursuit son tranquille interrogatoire des choses et des êtres, accumulant les constats, les paradoxes et les proverbes pour mieux délier sa vie: «La fin du voyage étant la mort du voyage pour le départ de la mort. Aimer étant le détachement ultime qui rend inutiles le bonheur comme le malheur.» La première des trois sections se poursuit alors en vers, presque entièrement en quatrains, ce qui n'est pas sans rappeler une partie de *L'Oiseau respirable*. Fort heureusement, cette contrainte épouse totalement le courant heurté, légèrement divagant, de ces idées qui se regardent surgir.

Si Saint-Denis Garneau, réincarné, eût digéré la décadence de son siècle et parfait le détache-

ment dont certains de ses poèmes furent porteurs, il me semble que c'est ainsi qu'il écrirait: «le soleil m'enlève du sol / je suis plus léger que la terre de mes os / je suis un exemple d'inconscience sirotée / je ne sers qu'à trouver un passage léger». Ailleurs, c'est un Acquelin plutôt inédit qui se révèle dans des passages crûment érotiques: «elle me demande que je l'embroche solairement / nous deux nus en sueur irrépressible / dans les graminées gratuites d'un solstice / où la nuit refuse de descendre sur un miracle». Chair et esprit plongés dans une même machine à sécréter du possible, le poète se montre plus humain encore qu'autrefois, faisant presque oublier la circonspection qui guide toute son écriture.

Alors que la seconde partie, un unique long poème, emprunte aussi la voie des quatrains, la troisième section est entièrement constituée de courtes proses, un genre où Acquelin excellait déjà dans *Là où finit la terre*. Parcourant cela, on est souvent étonné de lire avec combien de fraîcheur il répète et approfondit ses motifs de prédilection, jouant sur les mots en évitant, presque à tout coup, la puérilité: «Quiconque écrit à quelque chose à cœur de taire. Il est si rarissime que l'on ne soit pas un tunnel. Je ne me diluerai pas à vous contredire; je vous continuerai à me dire rien d'autre que ce que je ne suis jamais tout à fait: une passerelle de neurones en passereaux.» Certains crieraient à l'emberlificoté, au cérébral, il n'y a pourtant là qu'une complexité vivante.

Ce livre, qui nous lit autant qu'on le feuillet, vient confirmer la pertinence et la justesse d'un grand recycleur d'irrationnel, inconscient du soleil comme pas un.

L'INCONSCIENT
DU SOLEILJosé Acquelin
Les Herbes rouges
Montréal, 2003, 90 pages

ROMAN

Par le trou de la serrure

Dans ce roman bâti sur un souvenir d'été, sis à Salies-les-Bains, dans les Pyrénées, Michèle Gazier campe une amitié entre Elise, une jeune fille encore près de l'adolescence, et une gamine de sept ans, Lola, qui a deux frères qu'on ne voit jamais. Or, sur le visage de Lola, des rides parfois dessinent d'étranges traits laids, qui forgent bientôt chez Elise une connaissance invisible. Est-ce la chaleur écrasante, le reflet des lectures d'été ou quelque secrète affinité des gènes qui affleure sous la peau de Lola? Les vertus d'une cure dans la station thermique vont permettre à la curiosité de l'une de connaître les secrets de l'autre. L'énigme tourne autour de

la monstrosité. Peut-on aimer la Bête, comme dans le conte, voir l'amour la transformer? Le dévoilement est plus cru, inhabituel mais tendre. Lorsque la réalité physique des petits voisins apparaît dans un rayon de lune, on dirait que celle-ci est descendue sur la terre pour y déposer un de ces mutants que les dessins et les fictions sont d'ordinaire seuls capables d'animer.

Guylaine Massoutre

LES GARÇONS D'EN FACE

Michèle Gazier
Le Seuil
Paris, 2003, 203 pagesFestival
du livre jeunesse Laval

Info : 450-978-3985

"La lecture donne des ailes"

Bouquinez à la super expo-livres!

Venez rencontrez
les écrivains, illustrateurs, éditeurs...Participez à des animations originales
et assistez à des spectacles captivants...

mercredi 28 mai

Colloque pour tous les professionnels du livre
(avec inscriptions - places limitées)

Une sortie enlevante pour toute la famille!

Le mini brunch de Mme Sacoche

Dimanche le 1er juin à 10 h 30

Adultes 6,00\$ Enfants 4,00\$

Invitation pour toute la famille, venez vous régaler en compagnie de Mme Sacoche!

Ying Chen, une femme dans une ville

Accrocheur, le titre de ce roman? Peut-être. Mais rien à redire sur son exactitude: le squelette est bien là, tout au long du livre, de même que son double, qui débattent et se disputent comme deux ennemis très chers.

Ce roman de Ying Chen nous plonge donc dans le fantastique. Mais un fantastique qui s'érige sur fond de quotidienneté. Présenté comme allant de soi, puisque la vraisemblance n'est le plus souvent qu'un écran. Et offert avec une économie de moyens exemplaire.

Voyez le lieu où se déroule le récit. Il s'agit d'une ville double — ou s'agit-il de deux villes distinctes? — séparée par un cours d'eau. Impossible de la situer dans un pays précis ni même un continent. On sait seulement qu'il y a eu un tremblement de terre tout récent.

Dans cette ville, une femme, si maigre qu'elle ne semble plus avoir que la peau et les os — c'est le squelette —, prépare tant bien que mal une réception d'amis déçidés par son mari. Et de l'autre côté de la rive, sous les décombres, une autre femme — le double de la première —, blessée aux jambes, attend du secours.

Ces deux femmes, aussi différentes qu'il se peut, sont les deux narratrices du roman de Chen. Elles se partagent à parts égales le récit — la voix du double étant identifiée par des italiques —, se relayant, se disputant parfois au fil d'un dialogue-débat cynique ou tendre, entreprise étonnante de déconstruction de l'identité: «Je suis la cendre de multiples consciences, je suis mangée partant d'autres, j'ai dévoré tant de choses moi aussi, que je ne suis pas vraiment moi», dit le squelette.

«Ma présence sème le doute sur l'unicité de votre personne», note le double. Mais tout à la fois tentative de réunification, comme le dit le squelette: «Derrière le "nous", c'est toujours le "je" qui parle. Alors, de grâce, qu'il sorte du rang, ce "je", qu'il cesse de se cacher et d'utiliser d'autres voix pour faire gonfler le volume de la sienne, qu'il parle tout haut au nom du "je" seulement. Que ce "je" soit ramené à la lumière, exposé à la chaleur, de la chair pourrie comme tout le reste.»

Ainsi se racontent ces deux versants antagonistes d'une même femme. L'une en bourgeoise squelettique et velléitaire, qui a des tendances schizoïdes, retranchée dans son intérieur clos; l'autre, sinistrée, plutôt ronde



Robert Chartrand

de corps, sensuelle, désirable mais laissée pour compte, et qui est en quelque sorte la mauvaise conscience de la première.

Qu'ont-elles à se dire? Elles parlent bien sûr de leurs préoccupations immédiates, parfaitement incompatibles: mondanités, cancans du voisinage pour le squelette, alors que sur l'autre rive son double attend désespérément d'être secouru. Ainsi s'affrontent le futile et le vital, d'importance à peu près égale, qui di-

sent la distance qui les sépare bien davantage qu'un simple cours d'eau.

On se doute bien, cependant, qu'elles ont un passé commun: des origines floues d'enfants trouvées, une existence de femmes et de mères problématique. Puis, elles partagent surtout un sentiment profond, lançant, d'étrangeté: elles ne sont pas sûres d'appartenir tout à fait à la tribu humaine. Un peu de la même manière que le personnage principal d'*Immuable* (Boréal/Actes Sud, 1998) se sentait d'une espèce ostracisée, si différente de celle des mâles, «exacte et pure».

Cette femme contradictoire, scindée, parle aussi des hommes, qui se servent d'elle comme d'un simple pont pour assurer leur descendance, de son fils qu'elle a abandonné par refus, peut-être, de n'être que l'instrument d'une continuité étrangère.

Elle parle aussi de l'âge, du vieillissement, cette étonnante voix de femme — de femmes? — qui dit ses incohérences, ses contradictions et va même jusqu'à se reprocher son manque d'humour. Un peu de légèreté lui ferait du bien, parmi tant de pesanteurs...

Adversaires, étrangères à bien des égards et cependant complémentaires comme les deux moitiés de l'antique symbole, ces deux voix cherchent à se rejoindre, à s'entendre au-delà de leurs différences. Elles s'interpellent, se querellent parfois au cours d'un étrange débat, mené par moments sur un mode déçu, qui n'offre ni solution ni achèvement. Plutôt une exploration vertigineuse et maîtrisée de cette difficulté à devenir un individu cohérent, à lutter contre la dispersion, l'incohérence.

Ying Chen, qui a émigré de sa Chine natale il y a une quinzaine d'années, avait exploré dans ses premiers romans des thèmes attendus: l'exil et le déracinement dans *La Mémoire de l'eau* et *Les Lettres chinoises* (Leméac, 1992 et 1993 respectivement), qui lui ont valu l'étiquette réductrice d'écrivain «migrant». Comment s'en débarrasser? En écrivant des romans dont les repères spatio-temporels sont de plus en plus flous, dépourvus d'allusions à quelque sinéité, dont les personnages n'ont même pas de noms. Délibérément universels, en quelque sorte.

Comme si ces détails n'étaient que des accessoires encombrants qui empêchent de dire l'essentiel: une identité fragmentée, éclatée qui cherche sa cohérence. Dès *La Mémoire de l'eau*, un des personnages notait qu'«on vit dans une époque d'exil». Ce dernier est toujours présent dans les livres de Chen, exploré avec toujours plus de dépouillement.

Querelle d'un squelette avec son double ressemble parfois à une allégorie sur la situation intenable des femmes. Mais c'est également un roman-roman qui explore de façon inusitée les questions des origines et de l'identité.

robert.chartrand5
@sympatico.caQUERELLE
D'UN SQUELETTE
AVEC SON DOUBLEYing Chen
Boréal
Montréal, 2003, 166 pages

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Ying Chen a émigré de sa Chine natale au Québec il y a une quinzaine d'années.

ESSAI

Le passé, la pensée

métier, c'est renoncer à cette vertu primordiale.

On pourrait commenter de ce point de vue le dernier livre de Paul-Émile Roy, *L'Indéfectible Espérance*, publié récemment chez Humanitas à Montréal. Il n'y crée pas ce que j'appelle du singulier, un fait de culture. La culture, il la transmet surtout.

Roy a longtemps été professeur au collège Saint-Laurent. Il a consacré sa vie à la transmission et au commentaire des héritages. Son œuvre écrite se situe dans la suite de cette carrière. Le lire, c'est recevoir le passé, ramené par lui naturellement et avec compétence et générosité. Dans ce livre, il parle

entre autres de saint Augustin, de Nietzsche, de la Bible, de Claudel, de Simone Weil, de René Girard et, chemin faisant, incidemment, de plusieurs autres auteurs: Steiner, Alain Touraine, Arendt, Montaigne.

Il nous invite à nous laisser conduire selon cette littérature mais aussi selon son propre esprit d'enseignant avisé, réfléchi, pondéré, méditatif. Il a des convictions personnelles, tributaires de la civilisation et de la foi chrétiennes, mais il en use comme d'un éclairage un peu indirect. Comment d'ailleurs traiter la culture sans avoir un certain ancrage dans une philosophie? Cette appartenance est déjà une condition

d'intelligence de ce dont on parle avec objectivité.

Je lis Paul-Émile Roy comme si j'assistais avec profit à l'une de ses leçons. La culture, transmise, même sans qu'on y ajoute d'invention comparable — car le défi est extrême — est toujours substantielle et débordant de sens.

À ce propos, il y a quelque chose de bien oublié aujourd'hui en éducation. C'est que la transmission, la pure transmission des littératures, de l'art, de l'histoire et des philosophies enrichit l'étudiant d'un tel savoir que c'est là, ou ce devrait être, la première chose en importance dans l'enseignement. Le reste, les additions que l'on peut faire, le moi dans tout ça, cela, d'un certain angle, est un peu secondaire mais l'on a tendance à y accorder un rang disproportionné. La mémoire, les immenses contenus de l'histoire, a perdu en grande partie la place qu'ils occupaient et se sont trouvés discrédités depuis longtemps d'ailleurs.

L'une des raisons pour lesquelles on lit Paul-Émile Roy, c'est que pour sa part il donne cela. Il faut laisser parler les siècles. Il faut les rapprocher de nous. Ils contiennent leur monde, ainsi que par anticipation le nôtre, presque autant. Sans eux, du reste, ce dernier n'est pas grand-chose. Roy circule avec discernement dans la culture comme un guide.

Le scolaire est peu considéré de nos jours. Le remède spécifique à un certain postmodernisme amnésique, qui envahit tout dont l'école, consisterait à supprimer l'endiguement du passé. La liberté retrouvée à cet égard serait sans prix. Bien sûr, on s'attendrait à voir réapparaître la réaction par cette porte ouverte. Mais ce serait vraisemblablement plutôt le contraire. Cela stimulerait la pensée. Il pourrait s'agir d'une renaissance.

L'INDÉFECTIBLE
ESPÉRANCE
Paul-Émile Roy
Humanitas
Montréal, 2003Coût d'entrée :
enfants : gratuit
adulte : 5 \$Heures d'ouverture
du Festival :
jeudi, vendredi et
samedi : 9 h à 21 h
dimanche : 9 h à 16 hAu Collège Montmorency
du 29 mai au 1^{er} juin 2003
475, boul. de l'Avenir, Laval

Prix Estuaire-Terrasses Saint-Sulpice

Élise Turcotte
LAURÉATESombre ménagerie
76 pages - 14,95 \$Luc Lecompte
FINALISTELe dernier doute des bêtes
100 pages - 15,95 \$ÉDITIONS DU
NOROÎT
30 ans de poésie

www.lenoroit.com

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Nouvelles de filles amères

Un second livre remarquable d'intelligence et d'humour qui confirme avec force le talent de Suzanne Myre.

CHRISTIAN DESMEULES

Avec *J'ai de mauvaises nouvelles pour vous* (Marchand de feuilles, 2001), Suzanne Myre avait fait une entrée à la fois confidentielle et remarquée dans le monde des lettres québécoises. Ses nouvelles révélaient un regard pénétrant et sensible, presque toujours teinté de cynisme et d'autodérision, avec lequel elle explorait le bonheur impossible du couple, toutes les petites contingences du quotidien qui « tuent » l'amour, l'inspiration, la créativité. Ambiances de bureau, petites jalousies entre collègues, enjeux dérisoires et déshumanisation étaient au rendez-vous de ces « nouvelles cruelles ».

Cette fois-ci, elle s'offre une thématique tout aussi fertile: la relation mère-fille avec toutes ses déclinaisons, toute l'irréparable incommunicabilité des liens du sang. Poursuivant ainsi son exploration des relations humaines tendues, chargées de silences et de non-dits, Suzanne Myre déploie sa quarantaine désabusée, un ton à la « Bridget Jones », de l'humour et de l'esprit à revendre dans une dizaine de nouvelles lucides et parfaitement maîtrisées.

Film d'horreur, la première des nouvelles, nous montre une adolescente qui jette un œil impitoyable sur les hommes qui gravitent autour de sa mère après la mort du paternel, des hommes qui viennent tondre le gazon ou arracher les pissenlits, « des hommes de toutes les espèces, comme un pommier est encerclé de touffes de menthe pour le protéger des insectes nuisibles ». Dans *Le Cœur percé*, la plus longue nouvelle du recueil, une mère et sa grande fille font ensemble le voyage jusqu'à Percé. Un voyage en forme de réconciliation, où la maladie et la mort viendront sceller à jamais le lien d'amour et de haine

qui unit l'une et l'autre. Plus loin (*Les Deux Crachats*), une jeune femme sert à son frère une pointe de pizza assaisonnée d'un peu des cendres de leur mère qui vient de mourir. Certaines morts sont plus difficiles que d'autres à avaler.

Le père est souvent absent dans ces nouvelles, disparu, envolé ou mis à distance. Comme dans *La mère veille*, une histoire de tendre complicité entre un père et sa fille, sous l'œil jaloux et protecteur de la mère. Dans *Jack et moi*, une jeune femme qui se découvre enceinte fait le recensement des dernières personnes avec qui elle a couché: « Toutes portaient un condom, sauf Myriam. La seule qui aurait été un père idéal. » Myre décortique avec finesse la relation de chair et de sang qui unit mères et filles: culpabilité, rivalité, mais aussi intime possession et amour inconditionnel. Cela sans la lourdeur, sans l'introspection souffrante qui accompagnent trop souvent les thèmes de cette importance.

Malgré tous ces mérites, il est toutefois impossible de passer sous silence un travail d'édition lamentable... Passe encore que le lecteur doive s'accommoder de mauvaises césures à la pelle, d'une qualité d'impression médiocre, de l'absence de table des matières et de quelques coquilles, mais l'indéniable talent de Suzanne Myre, lui, mérite mieux. Bien mieux.

Quoi qu'il en soit, ce second livre confirme avec force les dons de Suzanne Myre qui, avec une écriture leste, des dialogues drôles et animés, toujours intelligents, devrait rapidement se trouver une place de choix dans notre univers littéraire.

NOUVELLES D'AUTRES MÈRES

Suzanne Myre
Marchand de feuilles
Montréal, 2003, 176 pages

THIERRY BISSONNETTE

Les auteurs de carnets et journaux connaissent bien — tout en les multipliant — les paradoxes temporels qui accompagnent l'écriture. Chez les meilleurs d'entre eux, l'actualité ou le moment présent prennent une autre dimension, alors même qu'ils hésitent à trancher nettement entre la parole et son contexte, entre le Moi et l'Auteur.

Connu entre autres pour son essai *Mémoire d'asile* et des romans tel *Les Calepins de Julien*, Bruno Roy est actuellement président de l'Union des écrivains québécois, poste qu'il avait aussi occupé de 1987 à 1996. Sur la place publique avec les siens, répéterait Gaston Miron, Roy ne saurait se passer de la correspondance et des rencontres. À partir de centaines de lettres écrites depuis trente ans, il amorçait récemment la publication du *Journal dérivé*, entreprise en quatre tomes où il rassemble et réécrit des extraits de cette correspondance, qu'il croit porteuse de l'essentiel de sa pensée.

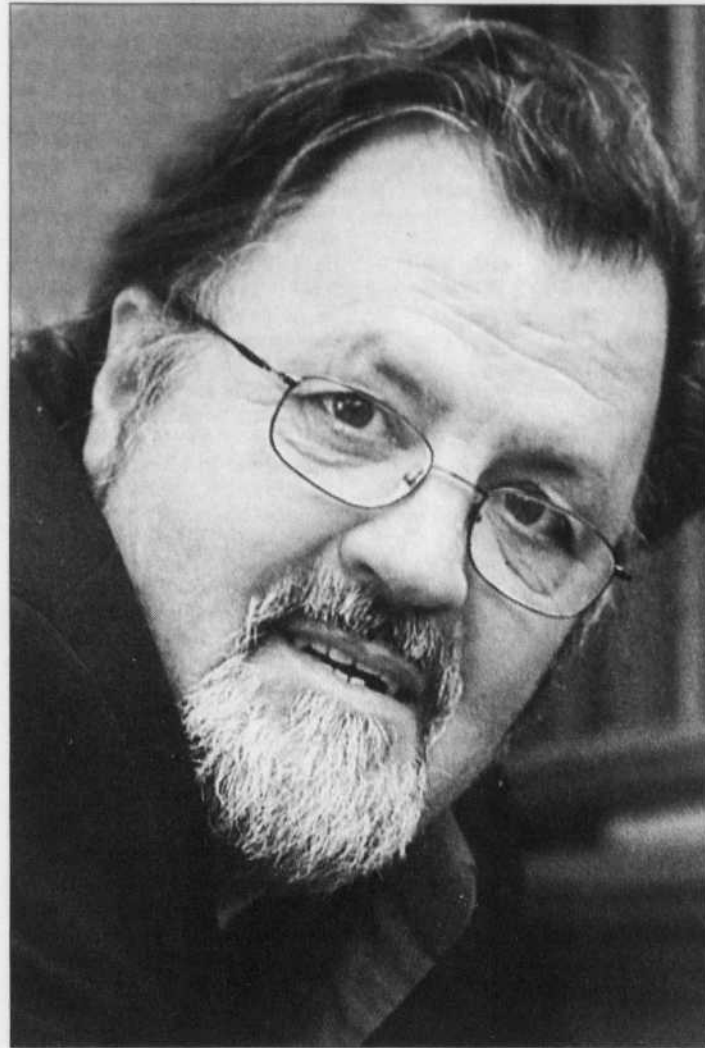
Le premier tome, qui vient de paraître, est consacré à ses notes de lectures de 1974 à 2000. Dérive et dérivation, fait de détours et de détournements, l'ouvrage s'inscrit dans l'authentique tradition de l'essai, l'auteur y traçant son autoportrait par le biais des miroirs tendus que sont pour lui les livres.

Considérant la position institutionnelle de Roy, l'exercice aurait pu être délicat sinon risqué. Il n'en est pourtant à peu près rien, puisqu'on réalise vite que le *Journal dérivé* est avant tout affaire d'introspection et de fraternité. Une optique rendue transparente par cette exclamation devant un roman de Robert Baillie: « Orphelin et écrivain: comment ne pas être plus proches tous les deux! Comment ne pas penser, comme lui, que je suis orphelin de frères? Comment ne pas penser aussi ceci: parce que nous écrivons tous les deux, nous sommes frères par l'écriture. » Ne prétendant pas faire œuvre de critique littéraire, Bruno Roy

ESSAI LITTÉRAIRE

S'adresser

Deux carnets où Bruno Roy module l'art de l'autoportrait



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Bruno Roy est actuellement président de l'Union des écrivains québécois, poste qu'il avait aussi occupé de 1987 à 1996.

tisse plutôt le réseau de ses sympathies, d'une façon très différente — moins stylisée et moins tourmentée — que celle de Jean-Pierre Guay, qu'il admire, accordant de nombreuses et savoureuses pages au *Journal* de ce dernier. Parmi les lectures les plus éclairantes, on note aussi celles qu'il fait de Miron, Jean-Paul Daoust, Yves Préfontaine et Denise Boucher, évoqués par notre diariste épistolaire avec une sensibilité très lucide. Il n'est d'ailleurs à peu près question que de littérature québécoise,

geste politique dont la polémique autour de *L'Amour du pauvre* de Jean Larose retrace les fondements. Si cette exclusivité donne une partie de son unité au livre, il est clair qu'un certain manque de contraste vient à

surgir, puisque des œuvres de calibre très différent sont mises sur un même pied.

Pas tout à fait une introduction à la littérature québécoise contemporaine, le journal s'adresse davantage aux initiés de la lecture, qui peuvent mesurer l'intimité qu'établit Roy avec les œuvres parcourues, pas tant pour les analyser que pour en tirer le pollen nécessaire à sa quête d'identité.

Presque du même souffle, Bruno Roy signe aussi sa contribution à la collection « Écrire » des Éditions Trois-Pistoles. Ici aussi la lecture occupe une grande place, alors qu'on assiste, par le biais de courts fragments, à la naissance discontinue d'une vocation littéraire. Un processus difficile, que Roy décrit comme un combat contre l'imprécision.

« J'avais accumulé un retard réel, en matière de langue, retard que jamais je ne rattraperai vraiment », dit-il à propos de son accès tardif aux études et aux livres. Cette difficulté à naître transposée dans la langue, intimement liée à son état d'orphelin, il semble qu'elle soit exactement ce qui meut la quête d'identité chez les écrivains authentiques, lesquels recherchent cette imparfaite fratrie du livre.

JOURNAL DÉRIVÉ

I. LA LECTURE 1974-2000

Bruno Roy
Éditions XYZ
Montréal, 2003, 225 pages

CONSIGNER MA NAISSANCE

Bruno Roy
Éditions Trois-Pistoles
Trois Pistoles, 2003, 179 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

La face cachée de la célébrité

NAÏM KATTAN

Philomène Tralala est le nom que Fouad Laroui donne à une romancière qui a suscité l'intérêt de la presse parisienne. Intérêt à la fois positif car ses romans, vivants, provocants, se vendaient bien, mais également négatif car elle fut accusée de plagiat et de rapports intempestifs avec les médias.

Le monde que décrit Laroui est petit, incestueux, mesquin. Pour dénoncer le parisianisme outrancier, Laroui adopte une langue lapidaire, une forme de joute à la française qui caractérise la romancière et l'univers qui a fait sa réputation et contre lequel, par ailleurs, elle se bat...

Mélange d'Africaine noire et de Berbère marocaine, Philomène est en butte à de multiples préjugés en tant que femme, noire et arabe. De surcroît, elle est de nationalité française, ce que certaines personnes ne comprennent pas et n'acceptent pas. En quête d'un lieu paisible, elle

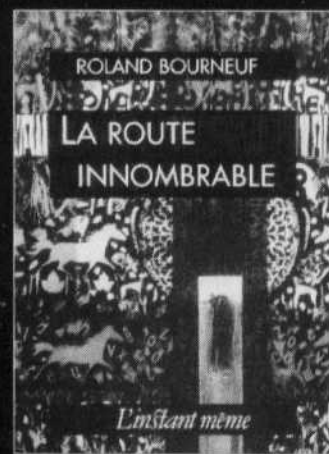
rentre chez elle, à Tanger. Mal lui en prend. Le directeur du Centre culturel français la débusque et l'expose, involontairement, à un public hostile puisque, Marocaine, elle n'écrit pas en arabe. Elle aggrave son cas en critiquant ouvertement Tanger, ville figée, dit-elle, dans des traditions surannées et qui n'accueille de la modernité que les aspects superficiels et le mercantilisme sans visage. Du coup, elle est accusée de trahison.

Laroui passe par le biais de cette figure excessive, parfois caricaturale, pour critiquer entre autres, de l'intérieur, le Maroc et l'Algérie d'aujourd'hui. Livre de polémiste, certes, mais, comme chez tous les humoristes, les propos de l'auteur sont singulièrement graves.

LA FIN TRAGIQUE DE PHILOMÈNE TRALALA

Fouad Laroui
Julliard
Paris, 2003, 142 pages

Lire pour faire passer l'instant

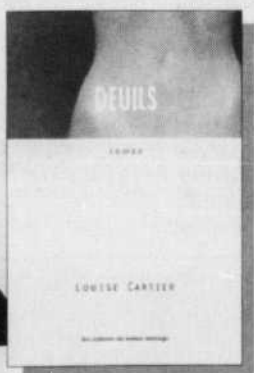


Récit, 168 p., 19,95 \$

L'instant même

NOUVELLES · ROMANS · ESSAIS

DEUILS LOUISE CARTIER



137 pages, 18,95 \$

mon frère mon amant
je n'aurais pas supporté que tu épouses une femme forte
j'ai accepté Rachel à cause de la faille dans l'iris noir,
je l'ai vue, la cassure, au premier coup d'oeil

Un roman où la vie et le théâtre s'entremêlent.

En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

Marcelle Roy

PATTES D'OIE



Éditions du Soleil

Marcelle Roy

Pattes d'oie

80 pages - 15,95 \$

Entre pattes de mouche et pattes d'oie le temps s'est faufilé il a installé ses plissures d'âge sur la figure sur le corps fatigué l'écriture du temps

Diane Régimbald
Pierres de passage

68 pages - 14,95 \$



Éditions du Soleil

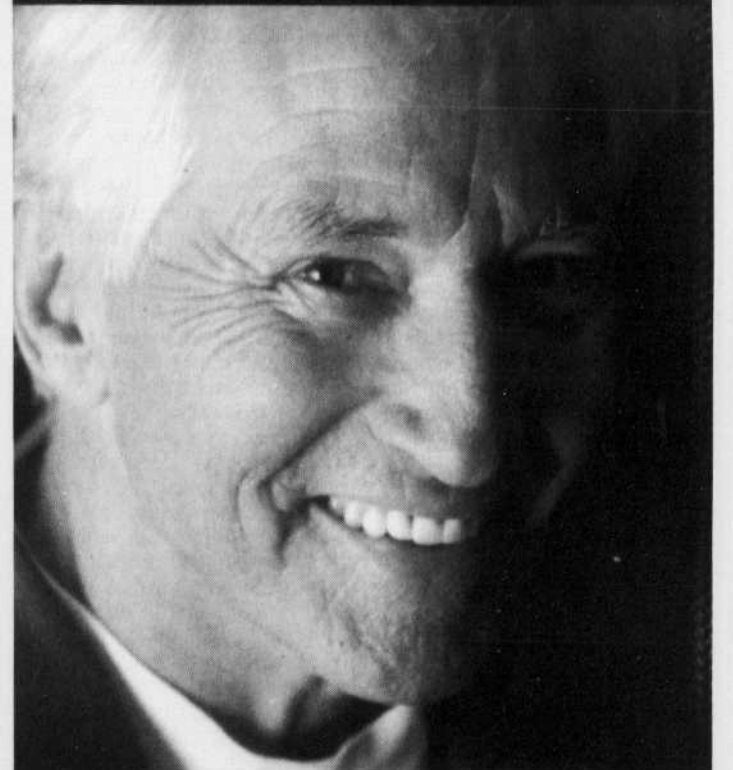
On recueille une voix, un chant un visage portant les traces de ses origines un corps que l'on vêtira d'un nom de pierres.



ÉDITIONS DU NOROÎT

30 ans de poésie www.lenoroit.com

Jacques SALOMÉ



Jacques Salomé

Je croyais qu'il suffisait de t'aimer...



Albin Michel

Des nouvelles criantes de vérité, de sensualité. Un Salomé inattendu et passionnant.

Albin Michel

www.albin-michel.fr

LITTÉRATURE

LETTRES FRANCOPHONES

Glissant, entre récit et poésie

LISE GAUVIN

Le dernier roman d'Édouard Glissant, *Ormerod*, doit son nom à une femme, Beverly Ormerod, amie de l'auteur dont la famille était apparentée avec l'un des instigateurs du coup d'État de Grenade, en 1983. Mais ce nom aurait pu être créé par le romancier lui-même, tant il paraît familier aux lecteurs de Glissant et s'apparente à ceux qu'il met en scène dans cette fresque aux contours imprévisibles: «[...] Ormerod, le nom de Beveley, son nom de littérature de toute manière, était pour nous le seul lien touchable concret avec ces événements de Grenade en 1983, il arrive ainsi qu'un nom grossisse en significations non pas importantes mais symboliques, dans une situation avec laquelle il n'a pourtant rien ou si peu à voir.» Ainsi se tisse une histoire faite de mille fils liés les uns aux autres par des récits apparemment disjoints, séparés par le temps et l'espace: celui de la révolte des Brigands à Sainte-Lucie à la fin du XVIII^e siècle, révolte des esclaves «enténébrée des guerres entre les Anglais et les Français», celui de l'insurrection de Grenade, mais celui surtout des personnages porte-parole que sont Nestor'o et Apocal, chargés de conduire l'enquête et d'en réfléchir les mystères.

On trouve dans ce roman des références au peuple légendaire des Batoutos, qui transcende les époques et dont l'origine se perd dans la nuit des temps. L'un des Batoutos des temps modernes voit ainsi passer, «à l'abri d'un parasol porté par une gouvernante», le jeune Alexis Léger, qui deviendra plus tard St-John Perse. On y trouve aussi des personnages à la stature de héros, telle cette Flore Gaillard, femme-matador de Sainte-Lucie qui réussit à lever une armée et à organiser l'attaque d'une plantation, nommée Lovenblade, tout en laissant délibérément s'échapper la femme du maître et ses deux filles.

Ou encore cet Alvarès, un Franco-Cubain épris de liberté qui chante la gloire de la Révolution française, son comparse, Gros-Zinc, maître de la guillotine, ou son rival, Maccondji, à la force herculéenne, tous plus ou moins menacés par la présence d'un animal mythique appelé cribo. A travers les anecdotes, une parole démultipliée se fait entendre, qui prend les formes les plus diverses, du discours direct à l'intégration, dans le corps du texte, de clichés ou de phrases présentées comme lieux communs, ainsi détournées de leur sens apparent par une ironie discrète.

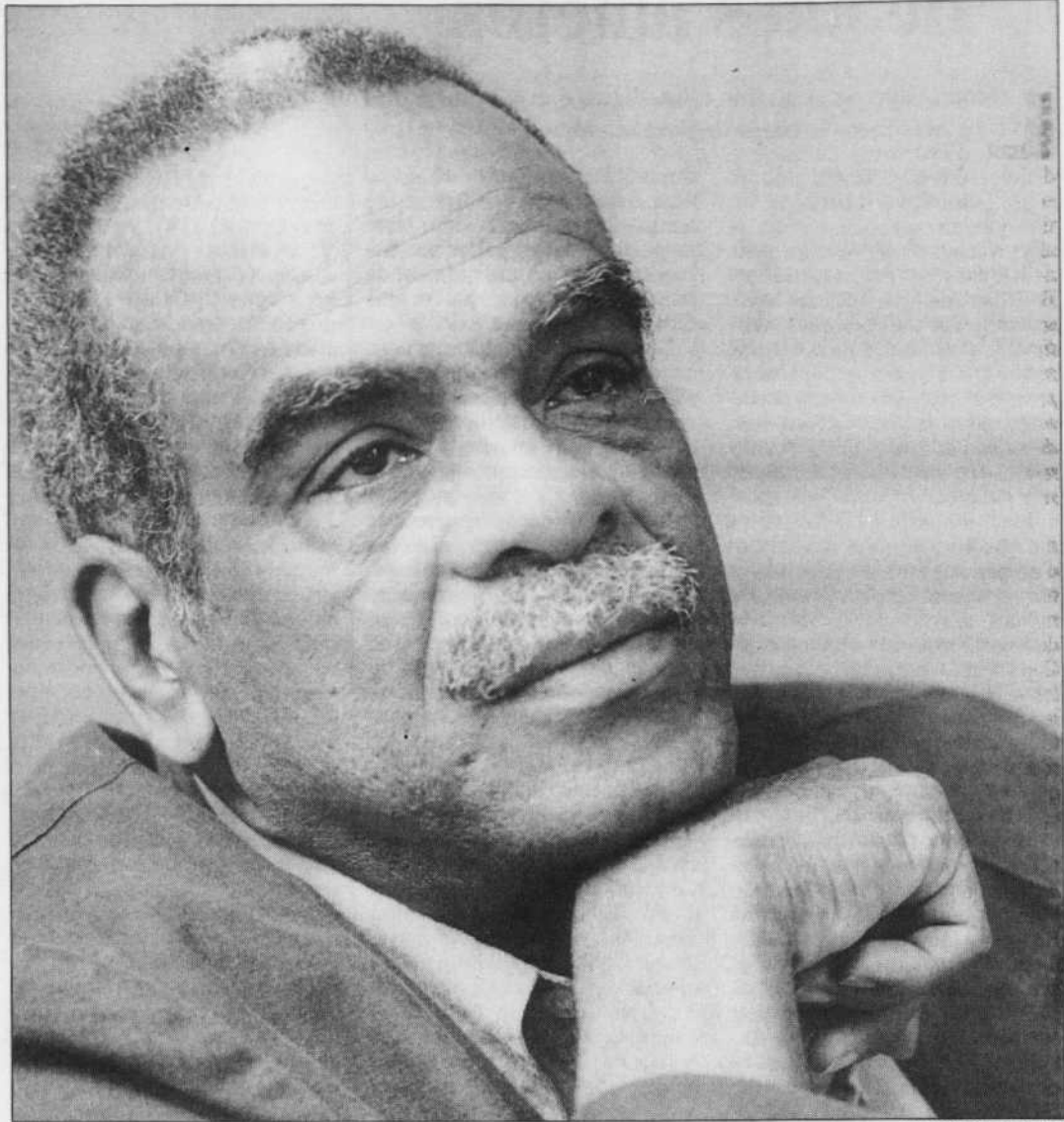
Cette mise en scène de la parole prend aussi l'aspect, à certains moments, de commentaires sur les noms propres, sur leur pouvoir d'évocation. Ainsi le lecteur apprend-il, en fin de parcours, que le o final qui sert à désigner Nestor'o, le conteur, est un o qui signifie à la fois la lettre o et le zéro, car «l'o et le zéro ne se distinguent pas, ils montrent l'invisible...». Il apprend encore que l'un des personnages, par «contrariété» avec un autre dont l'appellation de Vieux-Corps lui avait été donnée dès sa naissance, «se changeait de désignation chaque fois qu'il avait procréé, c'était criait-il "le plus souventes fois que rarement..." et il se nommait en place de chacun de ses descendants, Cristobal, Décati, Nunuphar, Tibois, Célestin, Majorant, Annibal, Epikoi, Vadememme, Bakongo, Mohimed, Ho, Hoho, il alla jusqu'à cinquante-six, il était le fils à chaque fois neuf de son fils ou de sa fille nouveau-nés, qui ainsi grandissaient sans désignation, sinon celles que leur procuraient leurs mères...»

Le discours sur le nom se transforme aussi en discours sur la littérature, notamment dans les pages consacrées à Herman Melville, un auteur «sensible à l'ambiguïté trouble de l'univers autour de lui»: Et l'écriture de Melville suit le cours du vent, ne se concentre nulle part, entraînant l'auteur qui repère et inven-

te cette marée de noms, les rois et les seigneurs, Bello, Piko, Hello, et les dieux, vous croyez vous approcher des Batoutos...»

Ainsi de l'écriture de Glissant, qui invente sa forme contradictoire et chaotique, entre récit et poésie. Dans un entretien qu'il m'accordait en décembre 2002, Édouard Glissant m'avouait qu'inscrire le mot roman sur une couverture de livre, «c'est signaler qu'on est entré dans l'incertain, l'ambigu, le trouble. Ce n'est pas un signe de ralliement, c'est un signe d'effervescence».

Le véritable protagoniste d'*Ormerod*, c'est le souffle des vents de l'archipel, un souffle «engendré de l'amas écumeux et déchiété», qui «se dérobe et s'offre, comme aux commencements du monde». «Vous sentez d'un tel vent, conclut le récit, qu'il a enfin parcouru son tour de Terre et raccordé les archipels entre eux.» Car le vent permet le parcours d'une île à l'autre dans ce roman où tout commence et finit par une déambulation sur la plage du Diamant, à la Martinique. Paysage à la fois circonscrit et ouvert qui permet au conteur de prendre son départ: «Au moment où il lance sa course, après avoir viré le petit cap de roches qui ferme l'accès à la mer par le sud, face au rocher du diamant qui fut un fort français et un navire anglais, ce dévaloir du bord de l'eau ne se déporte pas en imagination vers n'importe où au loin, il est attentif à ce qui l'entoure, les chiens errants qui brusquement se figent et vous posent question, les crabes dont les travers n'indiquent pas s'ils sont de terre ou de mer, ils sont métis, les graviers raturés par la vague travailleuse, et là une raie échouée dans son sang vert et bleu, des traces de tortue qui ne mènent nulle part, vous ne trouverez pas les œufs, le grain serré de la rosée qui déseuse le sable, les algues brun-violet alignées inaltérablement, jusque vers le milieu de la plage où il hèle haut les marchandes installées sur la Place devant l'église.»



SOURCE GALLIMARD

L'écrivain martiniquais Édouard Glissant.

Glissant construit l'épique sans renoncer au quotidien, comme il construit le nous sans exclure le particulier, car «le poète qui chante les profonds de sa terre est un combattant qui ajoute à la liberté de

tous, c'est-à-dire à la Relation». Ce sont ces «temps rapaillés» (sic) que donne à voir *Ormerod*, un livre baroque et foisonnant, aussi complexe que «l'archipel noué de nœuds» qui l'inspire.

ORMEROD
Édouard Glissant
Gallimard
Paris, 2003
370 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les choix de Charles Juliet

GUYLAINE MASSOUTRE

Écrire, c'est toujours la même chose: chercher à dire ce qui n'est pas là. Celui qui parle de lui-même dira celui qu'il ne connaît pas. Le diariste, l'œil rivé sur le quotidien, réagit face à l'existence à l'état brut; il se livre tout entier aux circonstances. Il a affaire aux jours, au temps grossi à la loupe du calendrier, parfois aux heures mêmes. Il risque le morcellement, affronte la petitesse de l'ordinaire dont il tire pourtant sa substance.

Qu'en est-il du *Journal* de Charles Juliet, présent à Montréal en ce festival de littérature organisé par l'Union des écrivains et des écrivains québécois et familier du Québec depuis de nombreuses années? Pense-t-il, comme Elias Canetti, que le journal intime est la forme la plus nue de la révélation littéraire?

Dans ce volume V, il s'explique: «Ce qui m'intéressait, c'était de creuser ma vie intérieure, de me dégager de ma souffrance, de m'appliquer à pénétrer l'extrême complexité de l'être humain, et surtout, d'écrire. A cela s'ajoutait un autre besoin: celui de me battre contre le temps, de constituer un certain quelque chose qui, au terme de ma vie, ne me laisserait pas avec le sentiment d'avoir les mains vides.» Quelle est donc cette libération thérapeutique, qui est en même temps un capital, aussi sonnant qu'un héritage?

Tout s'articule autour d'un livre, intitulé *L'Année de l'éveil*, récit qui lui valut le Grand Prix des lectrices de *Elle*, en 1989, et une renommée aujourd'hui acquise: Gérard Corbiau en a tiré un film de fiction. Il y consignait les dures années où, à Aix, il fut enfant de troupe (AET), à savoir pensionnaire d'un collège militaire, et y souffrit, toujours en marge de la mentalité, des pratiques et des règlements. On y trouve la réponse à la question précédente, réaffirmée depuis le premier volume de son journal, paru en

1978: le désarroi, la détresse, la solitude rongent celui qui est pris dans ces rets. Or, pour vivre, il faut ronger les mailles: patience et longueur de temps, disait La Fontaine... trente ans pour en finir avec le refus de soi.

Le drame humain

Ce volume V, remontant, au plus près, à dix ans en arrière, cherche à établir comment, après avoir «retrouvé la réalité», l'écriture d'un journal permet de la conserver. Il y consigne certaines pensées intimes, mais peu en définitive, préférant concentrer ses notes sur les rencontres et serrer l'argumentation qu'a suscitée le percutant récit de 1989. Il s'agit donc d'une sorte de dossier à charge d'autodéfense, d'un dialogue que Juliet mène avec ses lecteurs.

S'il fallait mesurer l'impact d'un livre polémique, ce journal serait un bon laboratoire. Il y a les bons et les méchants, ceux qui nient et ceux qui ploient sous la douleur partagée. Mille témoignages sont rapportés, avec sobriété et concision. Une chaîne de réactions — solidarité, compassion, révélation, transfert, colère, dénégation... — est manifestement créée.

L'affaire n'est pas sans rappeler, quoique d'une autre nature, le cas des orphelins de Duplessis. Elle met au grand jour les torts irréparables — humiliations et sévices — causés à des enfants par des adultes dûment patentés. Il y est aussi question de résilience, telle que Boris Cyrulnik l'a décrite. Certains de ces AET sont parfaitement fonctionnels, et Juliet lui-même, s'il s'est appliqué à dénoncer la détresse de ces jeunes (sept années incluant le secondaire), trouve dans ce journal l'occasion de valoriser sa ténacité et ce qui demeure, selon lui, une école de la vie.

Fidélité à soi

Tenir un journal, pour Juliet, c'est une question de sincérité. Pour se défaire des images, du pa-

raître, des complaisances à autrui et à soi, il n'a eu que l'histoire vécue, le degré zéro de l'écriture qui est distanciation critique, «affranchissement du moi». Il y combat ainsi l'égoïsme. L'interpénétration des émotions universales la libération intérieure.

Alléation. Dépersonnalisation. Sur ces fileaux, toute éducation a le devoir de se pencher; toute société doit y réfléchir sans relâche. Que peut la guerre à la souffrance mentale? Convaincre ceux qui luttent chaque jour qu'il est possible de s'en extirper. Mais l'action souterraine de la dépression menace toujours. Le journal est une pause, une bouffée d'air, un équilibre.

L'Autre Faim exprime donc un appétit de vivre. On y trouve l'évocation des amitiés de Juliet et ses préférences artistiques: François Cheng, Cafavy, Seféris, Camus, Bruno Schulz, Hemingway, Beckett, pour nommer quelques écrivains; les peintres Bram Van Velde, Jan Voss, Pierre Soulages, Raoul Ubac, Cézanne, entre autres. A plusieurs, il a consacré un ouvrage.

Étonnantes pages de chronique! Quand, en janvier 1991, il consigne sa colère impuissante devant la guerre en Irak, sa lucidité l'emporte sur la mélancolie. Lorsqu'il note, vus dans le journal *Le Monde*, les cas rapportés de sauvagerie faite quelque part à des enfants, il place son journal dans la continuité même de l'actualité.

Peut-être est-il parfaitement calme entre les lignes. Cela donne, en date du 19 juillet 1991, ces simples lignes: «La conscience, l'intelligence, l'amour sont toujours à conquérir. Être, c'est devoir en permanence se surmonter, s'arracher à soi-même.»

L'AUTRE FAIM

JOURNAL V 1989-1992

Charles Juliet

P.O.L.

Paris, 2003, 286 pages

LITTÉRATURE ITALIENNE

Tomber dans les « vras » de Montalbano

On entend dans *L'Odeur de la nuit*, grâce à la très suave traduction de Serge Quadruppani, la langue si singulière d'Andrea Camilleri

JOHANNE JARRY

Un homme qu'un bon vin rouge a rendu joyeux roule sur une petite route obscure de Sicile. Ce personnage, très recherché par certains lecteurs, s'adécida à tourner pour aller se faire passer sa soirée entre les branches de l'arbre, qu'il n'était pas allé voir depuis presque un an. Mais à la place de l'olivier sarrasin dont les robustes branches accueillent depuis des années les méditations du commissaire s'élève le mur d'une villa qu'on achève de construire. Derrière le moderne bâtiment, l'olivier jeté comme un déchet moderne.

Montalbano, en larmes, ne fait ni une ni deux, escalade le portail «comme un singe» et d'un «bond digne de Tarzan» s'introduit dans le jardin où il s'empare d'une masse à casser les cailloux. Après avoir fait voler six fenêtres en éclats, le commissaire de Vigata se sent silencieusement observé. Ce sont Blanche-Neige et les sept nains statufiés qui le fixent. «Attendez-moi, je reviens», dit Montalbano. Ce qu'il fait après avoir réduit en miettes deux autres fenêtres. Faisant tourner la masse au-dessus de sa tête «comme Roland son épée quand il était furieux» (mais on pense aussi à Don Quichotte, non?), il s'élanche contre le groupe. Les statues décapitées, Montalbano écrit avec de la peinture verte sur tous les côtés de la villa: CONS.

Cette scène triste (l'agonie de l'olivier sarrasin) et joyeuse (le saccage du mauvais goût) est tirée du roman policier *L'Odeur de la nuit* de l'écrivain italien Andrea Camilleri, créateur du célèbre commissaire Montalbano. L'enquête plutôt simple, que Montalbano n'hésite pas à comparer à un scénario de télévision très ordinaire, tourne autour de la disparition d'un comptable après qu'il eut escroqué la moitié de la population d'un village non loin de Vigata.

Montalbano, qui n'est pourtant pas sur son territoire, se sent concerné par cette affaire à cause du minot François, son neveu d'adoption, dont l'héritage risque d'être dilapidé par l'homme d'affaires véreux. Il enquête à sa manière (lui qui en est si souvent dépourvu) et finit par découvrir le pot aux roses. Le pot aux roses? Ah non! hurle Montalbano, je déteste les expressions toutes faites! Le dénouement de cette enquête, il faut rendre justice au commissaire, est plus subtil. Car finalement, Montalbano comprend «qu'il était en train de vivre

à l'intérieur d'un récit. Il avait été transporté dans un récit de Faulkner, lu de nombreuses années auparavant». C'est donc parce qu'il a lu la nouvelle *Une rose pour Emily* qu'il finit par savoir qui a fait quoi et pourquoi: voilà à quoi sert, entre autres, la littérature...

On entend dans *L'Odeur de la nuit*, grâce à la très suave traduction de Serge Quadruppani, la langue si singulière d'Andrea Camilleri. Car, observe son traducteur, «le "camillerien" n'est pas la transcription pure et simple d'un idiome par un linguiste, mais la création personnelle d'un écrivain, à partir du parler de la région d'Aggrigente». Ce parler, c'est dans la bouche de Catarè, le réceptionniste du commissariat de Vigata, qu'on l'entend le mieux, par exemple quand il s'explique à Montalbano: «Vrai c'est, dottori. Le fait est que la correspondante veut rister dans le nonymat, elle veut pas me dire comme elle s'appelle.» Ainsi le lecteur francophone peut-il entendre, c'est du moins le souhait du traducteur, ce qu'un lecteur italien non sicilien ressent à la lecture de Camilleri.

On aime Montalbano parce que même si la vieillesse cherche par tous les moyens à le clouer sur place, il refuse tout net la vie rangée. Ça ne l'empêche pas d'avoir des principes qu'il respecte scrupuleusement tous les jours: bien manger et bien boire. On a envie d'ajouter: et aimer Livia. Mais ce serait affirmer un sentiment que l' amoureux Montalbano se garde bien d'afficher. «Heureusement qu'elle est là», soupire notre commissaire à la dernière ligne de *L'Odeur de la nuit*, quand Livia le serre contre elle, «désespérée, éffrayée». Mais quoi! Que se passe-t-il? Ebranlé et impatient (combien de mois avant de connaître la suite?), le lecteur n'hésite pas une seconde, sort papier et plume et écrit un message anonyme qu'il adresse à Andrea Camilleri: hors de question qu'il arrive quoi que ce soit à Montalbano. Sinon...

L'ODEUR DE LA NUIT

Andrea Camilleri
Traduit de l'italien (Sicile)
par Serge Quadruppani
Avec l'aide de Maruzza Loria
Éditions Fleuve Noir
Paris, 2003, 204 pages

C a h i e r s p é c i a l

Lectures d'été

samedi
Publié le **7** juin

Tombée publicitaire le 30 mai

LE DEVOIR

ESSAIS

Du bon usage de la contradiction et des mythes

Gérard Bouchard s'intéresse à la construction des imaginaires collectifs



Louis Cornéliier

Les sociétés, pour vivre et fonctionner, ont besoin d'entretenir une idée d'elles-mêmes qui leur donne un sens, les inspire et justifie leur action (ou leur inaction). On parle alors d'imaginaires collectifs, c'est-à-dire, dans les termes de Gérard Bouchard, de «ensemble des représentations par lesquelles toute collectivité se donne une définition d'elle-même et des autres, au passé, au présent et au futur ou, en d'autres mots, tout ce qui compose une vision du monde, au sens le plus étendu du terme, incluant l'identité, la mémoire et l'utopie».

Produits à la fois d'une démarche de négociation du réel et d'un pari sur l'univers, ces imaginaires ne sont jamais, partout, les mêmes, et la question se pose donc de leurs processus de construction. Comment se forment-ils et se transforment-ils? Comment articulent-ils les contradictions inhérentes à toute société? Comment sont-ils inspirés par le contexte social dans lequel ils s'enracinent et comment, en retour, influent-ils sur lui?

Telles sont les difficiles questions que soulève *Raison et contradiction*, un petit ouvrage savant de l'historien et sociologue Gérard Bouchard qui s'y impose, une fois de plus, comme un penseur puissant et audacieux qui ne craint pas d'explorer des sentiers neufs, susceptibles de contribuer à une meilleure compréhension des sociétés modernes, et plus particulièrement de la nôtre.

«L'objectif de tout discours collectif (le discours national, par exemple), écrit-il, est de produire de la cohésion, ce qui s'accorde avec sa finalité qui est de convaincre», mais comment la pensée peut-elle atteindre ce but à partir de visions concurrentes et contradictoires, présentes dans toute société, qui ne manquent pas de lui rendre cette tâche compliquée?

Enquête «sur les procédés de construction destinés à surmonter les antagonismes en les remplaçant par

une image de symétrie ou de cohésion», *Raison et contradiction* se veut surtout un essai de typologie de ces formes de pensées productrices d'imaginaires collectifs.

La pensée radicale, celle de la France révolutionnaire par exemple, de l'idéologie patriote ou de l'ultramontanisme, en serait une qui surmonte la contradiction en la supprimant et en érigeant l'un de ses termes en dogme. Pour penser l'appauvrissement engendré par une telle opération, elle recourt au mythe (la raison, l'universalité française, dans le cas de la Révolution de 1789) qui assure son efficacité. Le fascisme et le totalitarisme soviétique, par exemple, appartiennent à cette catégorie. Mobilisatrice mais peu adaptable en raison de sa rigidité, la pensée radicale s'expose à un essoufflement rapide, ce que suggèrent d'ailleurs «le caractère éphémère de la plupart des dictatures, tout comme l'évolution des autres régimes politiques nourris de visées radicales».

Lieu de la contradiction intégrée, la pensée organique, pour sa part, se servirait du mythe comme instance médiatrice. Pensée de la synthèse, elle compense l'incohérence dans les idées par l'efficacité dans les mythes, ceux-ci devenant alors le joint fonctionnel qui assure la cohésion d'une dialectique assumée. Ce que Bouchard appelle le «montage idéologique de l'État-Nation» constitue un exemple de ce type de pensée. Lieu d'une multitude d'éléments contradictoires (libéralisme

et nationalisme, ethnicité et universalité, unité nationale et classes sociales, ouverture et fermeture), l'État-nation justifie sa pertinence, dans l'imaginaire collectif, grâce à des mythes qui résorbent, toujours partiellement et temporairement, les contradictions qui, sans cela, le feraient éclater.

Aux États-Unis, par exemple, le principe d'égalité est contredit par la permanence des inégalités effectives, mais cette contradiction est résorbée dans le mythe de la mobilité sociale communément appelé *l'American Dream*. De même, c'est le mythe de l'éthique du travail qui permet la cohabitation de l'idéal puritain et la célébration de l'entrepreneuriat et de l'enrichissement.

Capable de transformation et d'ajustement, la pensée organique, parce qu'elle est à même de tabler sur «le caractère fonctionnel des contradictions» grâce à des arrangements malléables, incarnerait le type le plus efficace d'articulation entre la raison et le mythe.

Ce que la pensée équivoque, justement, échoue à réaliser. Elle aussi préserve la contradiction, mais elle ne parvient jamais à la transcender par le recours à des mythes projecteurs. Pensée du synchrisme plutôt que de la synthèse, elle finit par n'engendrer qu'inhibition et impuissance là où la précédente transformait son ambivalence en moteur. «La pensée radicale, résume Bouchard, ordonne et propulse, la pensée organique fusionne et impulse, la pensée fragmentaire (ou équivoque) embrouille et inhibe.»

C'est «indépendamment, écrit Bouchard, de tout jugement de valeur» qu'il souhaite décrire ce dernier type de pensée, mais les conclusions qu'il en tire, pour le Québec, suggèrent néanmoins un certain dépit. Car cette pensée équivoque et débilante, c'est dans notre histoire intellectuelle de 1840 à 1960 qu'il la retrouve, plus particulièrement chez Buies, de Nevers, Édouard Montpetit, Lionel Groulx et dans l'utopie de la colonisation.

Entre «les appels à la continuité et à la rupture, à la tradition et à la modernité, au repli et au développement, aux vertus individuelles et à la solidarité communautaire», ces penseurs équivoques ne seraient pas parvenus à produire des mythes, autres que déresseurs, pour insuffler un sens de l'action émancipateur à leur société. À rebours des thèses d'un Jocelyn Létourneau qui situe dans cette ambivalence jamais surmontée le lieu même de l'évolution positive de la société québécoise, Gérard Bouchard y trouve plutôt à la fois la source et le résultat d'un blocage collectif.

La grande question, au fond, que relance cette réflexion savante, sans toutefois s'y attaquer de front comme s'y essaie l'ouvrage récent du même auteur sur Lionel Groulx, serait la suivante: d'où vient ce caractère équivoque de notre pensée nationale et, surtout, nationaliste? Y sommes-nous condamnés? À l'heure où «les nations d'aujourd'hui sont presque toutes confrontées aux défis qu'entraînent la prise de conscience de leur diversité culturelle et leur volonté de la préserver en l'harmonisant» et où «l'un des défis consiste à édifier une forme d'identité collective qui intègre ou accommode cette diversité et donc à concevoir des modes de cohabitation et d'interpénétration des imaginaires», les travaux de Gérard Bouchard, par les questions originales et essentielles qu'ils soulèvent avec courage, s'avèrent de plus en plus indispensables.

louiscornellier
@parrainfo.net

RAISON
ET CONTRADICTION
LE MYTHE
AU SECOURS DE LA PENSÉE
Gérard Bouchard
Nota bene/Célan
Québec, 2003, 134 pages

Régine Robin ou la mosaïque du temps

MARCEL FOURNIER

Obsession et saturation de la mémoire? Ecomusées, reconstitution muséale des vieux quartiers, commémorations de toutes sortes: «Tout est devenu archives, stockage, patrimoine», observe Régine Robin, qui dénonce l'idéologie de la conservation de tout qui prévaut tellement aujourd'hui qu'on peut parler d'un fétichisme du tout-garder. On voudrait tout conserver: les édifices, les monuments, les divers documents officiels et privés, les albums photo de la famille, voire les notes de téléphone et les e-mails. C'est trop! s'exclame Régine Robin.

Il peut sembler paradoxal de dénoncer cet «excès de mémoire» alors même qu'on reproche souvent aux individus et aux collectivités d'oublier leurs racines, de ne pas avoir le sens de l'histoire. Il est vrai qu'entre le «trop» et le «trop peu», il n'est jamais facile de trouver la juste mesure, la «juste mémoire», selon l'expression du philosophe Paul Ricoeur. Les souvenirs sont fragiles, la mémoire déforme et joue des tours, les oublis sont fréquents. Les témoins eux-mêmes peuvent perdre leur crédibilité. Rien n'est simple avec la mémoire car elle est, comme le rappelle justement Régine Robin, indéterminée.

Essai de Régine Robin, professeure de sociologie à l'UQAM, est une «mosaïque» ou, mieux, un voyage dans le temps et l'espace qui nous mène d'un pays à un autre (France, Japon, Allemagne, États-Unis, Israël, Russie, Haïti), d'un roman à un autre, d'un roman à un autre, et aussi d'une aventure collective (la rébellion haïtienne en 1794, la conquête de l'Ouest américain) à une autre. Deux grands drames collectifs retiennent son attention: la Shoah et le communisme. Ces deux grands événements ont marqué l'histoire du XX^e siècle, ils ont aussi marqué l'histoire personnelle de l'auteure, juive d'origine polonaise et dont le père était communiste. «Vous aviez déjà oublié? Pas moi!», écrit-elle dès la première ligne de son ouvrage. À la mort de son père, elle a essayé d'écrire le récit de la vie de son père.

Effacer les traces du passé

Depuis la destruction de mur de Berlin en 1989, on abat, dans les pays de l'Est, les statues, les monuments, les emblèmes, jadis si chers aux dirigeants communistes. On veut effacer les traces du passé. Régine Robin semble le regretter. Le premier grand geste symbolique qui a célébré l'entrée de l'armée anglo-américaine dans Bagdad n'a-t-il pas été la destruction d'une statue géante de Saddam Hussein? Ce fut la même chose avec le communisme dans les pays de l'Est. Aujourd'hui, la «réhabilitation» de l'époque des tsars débouche sur le roulement de l'époque stalinienne, et aussi sur la démonstration de Lénine. Une nouvelle «hégémonie» s'installerait dans le discours social. Robin s'offusque qu'on veuille rendre équivalents les régimes nazi et soviétique, et qu'on banalise le fascisme.

L'historien Stéphane Courtois, responsable de la grande enquête «révisionniste» *Le Livre noir du communisme*, écrivait en 1986: «Ici le génocide de «classe» rejoint le génocide de «race»». Pourquoi, se demande Robin, ne pas rappeler aussi l'héritage de l'antifascisme qui, dans les années 1930, a réussi à «regrouper un extraordinaire éventail de forces»? Avec de tels amalgames, on assiste, selon elle, à un blocage de la pensée critique, à une grande régression dans l'ordre de la pensée.

Qui ne cherche pas à manipuler le passé et à «contrôler le grand récit qui va former les consciences»? Il y a bien une gestion de la mémoire collective. Régine Robin démonte finement les processus d'instrumentalisation du passé et dénonce tout à la fois la muséification, la «commodification», le «tourisme de la mémoire», les commémorations officielles. «Des procédés sans doute indispensables, dit-elle, mais qui barrent le chemin d'une véritable



Régine Robin

ARCHIVES LE DEVOIR

remémoration.» Mais comment faire parler les morts? Comment se représenter la Shoah? Régine Robin, qui défend la thèse de l'«infigurabilité de la Shoah», consacre de nombreuses pages à cette question: étude des procès (Eichmann, Barbie, Zundel), analyse des controverses autour d'expositions, etc. Il y eut d'abord, après la guerre, le grand silence des survivants, puis vint le procès Eichmann en 1961: ce fut une véritable étape dans la constitution du culte du souvenir. On assiste depuis à une «instrumentalisation» et aussi à une «ritualisation routinisée» de la Shoah. Régine Robin le regrette: «S'opère ainsi, écrit Robin, un transfert de responsabilité et une lutte symbolique pour la place de la victime. Comment pourrait-il exister des victimes plus victimes que les juifs? Ce serait oublier l'holocauste!» Le débat est loin d'être terminé: «La mémoire israélienne [...] aura, ajoute-t-elle, à affronter la mémoire palestinienne blessée.»

La mémoire programmée

Les sociétés contemporaines souffrent dans leur ensemble, selon Régine Robin, d'un trop de mémoire. «Nous sommes entrés dans l'âge de la mémoire programmée», déclare-t-elle. On vit à la fois dans l'emprise de l'imédiateté (l'éphémère, l'instant, le clip, l'éternel présent) et dans l'«empire de la mémoire morte». Une nouvelle utopie s'installe: le tout-stockage, le tout-conserver. En d'autres mots, on s'en va allégrement vers la saturation de la mémoire. Régine Robin nous met en garde, elle aimerait bien qu'on puisse se libérer des passés mortifères pour tisser une autre mémoire. Une autre mémoire qui serait, espère-t-elle, plus vraie. Elle parle de la mémoire hypertexte et aussi d'équilibre entre mémoire volontaire et mémoire involontaire de diverses pratiques de détournement (dont la flânerie).

Et pourquoi, conclut-elle, ne pas «collectionner des fragments, bouts de silence»?

Régine Robin parle longuement d'un projet un peu fou de Georges Pérec sur «Je me souviens»: il voulait tout conserver, s'archiver lui-même. Mais de la devise du Québec, elle ne parle pas. Était-ce la place pour parler de la mémoire collective québécoise? On aurait aimé la voir formuler quelques hypothèses, fragments de réflexion, sinon quelques allusions sur ce Québec où elle vit, et où le rapport à la mémoire a été décrété emblème national. Elle s'en approche dans le dernier chapitre, énigmatiquement intitulé «Cybermigrances», où il est question de Montréal: ce sont de courtes «flâneries mélancoliques et buissonnières entre passé et présent, entre moi et moi, entre Montréal, Berlin et Paris». Il s'agit en fait de courriers électroniques que l'auteur s'envoie à elle-même et auxquels elle répond. Du narcissisme? L'ouvrage, à forte teneur théorique, comporte une large dimension personnelle. Que craint Régine Robin en ouvrant son e-mail? Ne rien trouver: «On m'oublie. Je n'existe pas.»

LA MÉMOIRE SATURÉE

Régine Robin
Stock
Paris, 2003, 524 pages

Le désarroi mohawk et le nôtre

MICHEL LAPIERRE

En 1990, l'année des événements d'Okla, quelques Mohawks, coiffés de plumes, défilent à Belfast aux côtés d'orangistes portant le chapeau melon. Ils commémorent le 300^e anniversaire de la victoire de Boyne. Cette victoire, remportée en 1690 sur les catholiques par le protestant Guillaume d'Orange, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, symbolise aux yeux de ces curieux Mohawks monarchistes la suprématie anglo-protestante aux quatre coins du monde.

Pour comprendre pourquoi une poignée d'Amérindiens, dont les ancêtres ont été spoliés par des Blancs, fraternisent avec les orangistes, ces nostalgiques de l'Empire britannique, il faut lire l'ouvrage remarquable de Jean-Pierre Sawaya: *Alliance et dépendance*. L'historien y explique comment les autorités coloniales anglaises, entre la Conquête de 1760 et le début de la guerre de l'Indépendance américaine, en 1775, ont obtenu la collaboration des Amérindiens établis dans les missions catholiques de la vallée du Saint-Laurent.

Comme le précise Sawaya, il s'agissait pour les Britanniques, en s'alliant avec ces quelque 3500 Amérindiens catholiques, installés parmi nous mais originaires de zones limitrophes, de tirer profit des liens que ces «domiciliés», selon l'expression de l'époque, entretenaient toujours avec les autres Amérindiens du continent. Ne pouvaient-ils pas se servir de nos domiciliés dans des missions diplomatiques et des expéditions militaires afin de décourager la résistance amérindienne à leur pouvoir colonial dans la région des Grands Lacs, dans la vallée de l'Ohio et jusqu'en Virginie?

Les Anglais comptaient surtout sur l'appui des Anniehonnon, que nous appelons tout naturellement les Agniers et qu'ils surnommaient



ARCHIVES LE DEVOIR

Les livres de Gélina et de Sawaya donnent la nostalgie de nos alliances fructueuses de jadis avec les Amérindiens.

les Mohawks. Les Agniers catholiques de Kahnawake formaient près de la moitié de nos domiciliés et avaient des relations étroites avec les Agniers et les autres nations iroquoises de la colonie de New York. Les autorités britanniques les voyaient comme des rassembleurs, capables d'unir les domiciliés de la vallée laurentienne à l'iroquois new-yorkaise pour que cette coalition étouffe, à l'ouest, la révolte amérindienne menée par Pontiac. Ce dernier, déçu par la froideur et l'esprit calculateur des commerçants anglais, tentait d'empêcher l'envahissement de l'intérieur du continent par les Britanniques.

En faisant des promesses trompeuses d'assistance militaire et économique aux Amérindiens de la vallée du Saint-Laurent, les Anglais, comme le démontre Sawaya, les transforment en mercenaires pour les assujettir. Ils élaborent le principe de leur exclusion et annoncent ainsi l'idée des réserves.

Pendant que nos domiciliés ris-

quent leur vie en menant des embuscades contre les partisans de Pontiac, les Anglais, restés à l'abri, ne les aident pas et prennent toutes les décisions stratégiques sans les consulter. Avant que la résignation ne s'empare des Agniers, un chef de Kahnawake s'indigne. «Nous n'avons jamais, dit-il, éprouvé de telles privations et de tels mauvais traitements de la part des Français.»

Même Cramahé, administrateur britannique, reconnaît, en 1765, que notre manière de négocier avec les Amérindiens était bien meilleure que celle des Anglais. Médailles d'argent remises aux chefs autochtones et festins organisés en leur honneur, voilà quelques exemples de notre profonde compréhension de la nature cérémonielle et quasi mystique des relations diplomatiques égalitaires que nous entretenions avec des peuples qui, à la différence des Européens, ne concevaient pas de cloisons entre la politique, le commerce, l'amitié et la spiritualité.

Du côté de l'assommoir

Fondée sur le métissage culturel et biologique de nos coureurs des bois, notre empathie envers les nations amérindiennes n'a guère survécu à la consolidation de l'hégémonie anglo-saxonne en Amérique du Nord, comme le montre éloquentement Claude Gélina dans *Entre l'assommoir et le godendart*, étude sur l'évolution des Attikameks de la Haute-Mauricie de 1870 à 1940. Au cours de cette période, les Attikameks se sont prolétariés et, de façon aussi partielle que tragique, assimilés aux Blancs, en troquant l'assommoir des trappeurs indépendants contre le godendart, scie des travailleurs salariés des exploitations forestières. Devant cette triste déculturation, le gouvernement fédéral et le gouvernement québécois de l'époque sont restés de glace.

Les livres de Claude Gélina et de Jean-Pierre Sawaya donnent la nostalgie de nos alliances fructueuses de jadis avec les Amérindiens. Mais qui se soucie, au Québec, de savoir que la renaissance autochtone des années 1960, commencée aux États-Unis, dans le Midwest, porte l'empreinte de notre allié Pontiac et celle de nos coureurs des bois? Nous rions du désarroi des Mohawks orangistes, mais il se pourrait que certains chemins de notre désarroi québécois conduisent à Belfast.

ALLIANCE
ET DÉPENDANCE
Jean-Pierre Sawaya
Septentrion
Sillery, 2002, 208 pages

ENTRE L'ASSOMMOIR
ET LE GODENDART
Claude Gélina
Septentrion
Sillery, 2003, 304 pages

LIBERTÉ n°260

www.revueliberte.ca

dico dico par-ci, dico dico par-là

Jacques Drillon / Françoise Pillet / Jean Pruvost / Marie-Andrée Lamontagne / Marc André Brouillette / Marie-Éva de Villers / Line Mc Murray / Bernard Dupriez / Karine Hubert / Laurent Mailhot / J. F. Dowd / René Viau / Bertrand Gervais / Robert Melançon / Louis-Jean Thibault / Jean-Claude Brochu

LE DEVOIR

DE VISU

EXPOSITIONS

À la dérive

NAN GOLDIN

Musée d'art contemporain
de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 7 septembreBERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Le Musée d'art contemporain de Montréal inaugurerait cette semaine une exposition aussi inespérée qu'attendue. La présentation des œuvres photographiques de Nan Goldin arrive à Montréal comme contrecoup au report de l'exposition, en début d'année, d'Anselm Kiefer. Dès que l'information a circulé au sujet de l'exposition de ces œuvres à Montréal, de hautes attentes ont été formulées.

Une des photographes américaines les plus influentes des dernières années, Nan Goldin, a écrit en images les chroniques d'un milieu dur, le sien, un monde de drogues, de prostitution, un monde de surcroît fracassé par le sida. Un univers de junkies, de travelos, d'une sexualité sans pudeur, de sang et, bien sûr, de mort. Ses images sont des portraits pour l'essentiel. Ils retiennent par contre suffisamment d'informations sur le contexte immédiat où se déroulent les scènes captées.

Les images de Goldin sont autobiographiques. Sur ces photographies, les gens qui souffrent, qui aiment, qui se remettent de lendemains qui déchantent, ces gens, donc, sont les amis de l'artiste, qui elle-même a connu une existence chavirée par le souffle immense d'une envie sans limites de vivre. Ensemble, ils bravent les lisières habituelles d'une existence bien rangée, eux pour qui le sexe est libérateur. Goldin a été au cœur «des turbulences de l'underground new-yorkais».

Certains visiteurs seront sans

doute gênés par ces images qu'ils jugeront crues. Toute la photographie le dit, mais ces images tout particulièrement disent ceci: j'étais là, et j'étais là à voir ces gens, ces personnes bousculées par la vie, déchirées par elle et qui pourtant l'embrassent, encore et toujours. Il s'agit d'un lieu commun, mais ces gens, sur ces images, sont portés par un désir de vivre qui dépasse très certainement l'entendement de la majorité: La solitude, la désolation, la fragilité, la détresse aussi de ces gens laisse toutefois place, à l'occasion, à des moments de plaisirs simples, quotidiens, comme un pique-nique ou un anniversaire. L'esthétique privilégiée par Goldin est celle de la photographie de tous les jours, avec ses approximations.

Et ces personnes, des amis intimes de l'artiste, sont toutes désignées par leurs prénoms, si bien qu'on finit presque par s'identifier à eux, à moins qu'on en reste à une brutale réaction de rejet. C'est une petite vie d'un genre auquel la plupart ne veulent pas se froter qui est dépeinte par ces images.

Présentation impeccable

Goldin a commencé à réaliser son œuvre au début des années 1970. Son travail est donc le journal d'une époque, marquée par un style de vie singulier, qui a dû faire face au fléau du sida. Ce récit est celui de l'existence des membres d'une communauté qui a été entièrement ravagée. Une foule de potins accompagnent ces œuvres, concernant les éventuels amants de Goldin, hommes et femmes, sur le fait que l'artiste a vendu de ses images pour se procurer de la drogue, etc. On préférera laisser de côté ces considérations, bien qu'elles croisent la vie et l'existence de l'artiste, ressort premier de son œuvre.

Plutôt, on retiendra de cette exposition sa présentation impeccable, trop peut-être, mais qui par-

le énormément. Les images de Goldin ont des éclairages soignés, les poses sont presque étudiées, au point où à la longue on pourrait douter du fait qu'elles ne sont pas des mises en scène. Cette idée est en quelque sorte un anathème dans cet univers où la spontanéité cherche à être le principal moteur. Or, précisément, plutôt que d'avoir privilégié une présentation négligée de ses images, en accord avec le chaos des existences immortalisées, l'artiste semble encore dire: voici, ce sont les moments irremplaçables d'existences qui ne sont pas moins précieuses que celles de gens jugés comme mieux «adaptés» aux canons sociaux de la bourgeoisie bien-pesante.

Première exposition individuelle de Goldin au Canada, cette présentation contient une centaine d'œuvres qui proviennent en grand nombre de la Collection Lambert d'Avignon, du nom du galeriste parisien renommé. Une centaine de photographies la composent, de même que deux diaporamas peut-être plus poignants encore, en raison de la sobriété de la présentation, qui en soi souligne le caractère biographique des séquences d'images.

Une des œuvres les plus dérangeantes du lot, justement, est un de ces diaporamas: des dizaines d'autoprototypes se succèdent, à différentes époques de la vie de l'artiste, avec ses différents amants qui disparaissent au fil de la succession des images. Le collage est peut-être facile, mais en y adjoignant comme bande sonore une version de *All By Myself*, celle qui est interprétée par l'incomparable Eartha Kitt, théâtrale à souhait, on voit l'artiste se transformer au fil des crises, des moments plus sereins aussi.

Le titre de l'œuvre en révèle beaucoup sur ce qui se trame derrière ces images: *All By Myself - Beautiful At Forty* (1953-1995): la beauté se trouve, même derrière les brimades de l'existence.



Self-Portrait in Rhinestones, NYC, 1985, de Nan Goldin.

© NAN GOLDIN

Le Moyen Âge revu et corrigé

DAVID CANTIN

Comment résumer 1000 ans d'histoire européenne dans le cadre d'une simple exposition? Le défi est encore plus colossal lorsqu'on revisite une période de l'histoire aussi tumultueuse que le Moyen Âge. Après deux ans de préparation intensive avec des spécialistes du Québec comme de l'Europe, le Musée de la civilisation dresse pour un itinéraire rassembleur des grands jalons sociaux de cette époque. S'inspirant des transformations décisives ainsi que de leur impact sur le développement des civilisations, *Gratia Dei. Les chemins du Moyen Âge* explique la culture médiévale par le mode lumineux. Un exploit, en quelque sorte.

C'est une vision synthétique que propose l'équipe du Musée de la civilisation à Québec. Ni rose ni noir, ce trajet ne vise pas à juger le Moyen Âge mais plutôt à en comprendre le fonctionnement de l'intérieur. L'entrée en matière prend une tournure concrète puisqu'on retrouve, au fil de cette exposition, plus de 350 objets provenant d'importantes collections d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, de France, des Pays-Bas et du Québec. Mais comment fait-on pour donner l'heure juste en ce qui concerne une période aussi effervescente?

Il y a plusieurs façons de raconter le Moyen Âge. On met ici l'accent sur six thèmes principaux, avec le sacré ainsi que la foi

chrétienne comme vecteurs. Comme le souligne le conseiller scientifique de l'exposition, Didier Méhu, «essayer de comprendre une civilisation, c'est d'abord admettre qu'elle fonctionne selon des règles qui lui sont propres». On aborde d'abord les notions d'espace et de temps. On explique comment la société subit des transformations majeures qui entraîneront des changements sur l'ensemble des rapports qu'entretiennent les hommes et les femmes face à la vie de même que face à la mort, au ciel comme à l'enfer. On peut ainsi admirer une cloche de bronze provenant de l'église de Mehr ou encore le gisant du chevalier au lion couronné qui représente le dernier vestige de la sépulture disparue d'un important chevalier. Un témoignage des réalités de la chevalerie et de la féodalité en Aquitaine au XIII^e siècle. Des livres d'heures, des cartes, ainsi que des psautiers complètent cette zone d'introduction.

En deuxième lieu, on explore le fait de vivre de la terre au Moyen Âge. Ce facteur économique est crucial, puisque c'est la possession du sol qui détermine la richesse. On aborde l'agriculture à l'aide de nombreux objets usuels afin de démontrer la façon dont les habitants vivaient à cette époque. D'ailleurs, les fouilles archéologiques menées depuis une trentaine d'années autour du lac de Paladru, près de Grenoble, ont

mis au jour des témoignages exceptionnels de la vie quotidienne autour de l'an mil. Ensuite, la section intitulée «La ville et les marchands» s'intéresse à la cité en tant que centre de pouvoir et d'échanges. Le commerce, le système monétaire et les exclus deviennent des notions incontournables. On peut ainsi admirer le Trésor de Courpiac, des peintures, des coffrets ou même des assiettes de Madrid.

On entre après dans les «Croisades et pèlerinages», alors que la vie itinérante devient un facteur crucial. Le chrétien du Moyen Âge doit d'ailleurs se déplacer afin d'enrichir sa foi. Une magnifique sculpture de saint Jacques le Majeur illustre très bien un tel propos. «Les autorités» suivent en montrant le clivage qui existe entre la puissance des hommes qui dominent et l'autorité morale. D'impressionnants objets se

retrouvent dans cette section, notamment des chasses provenant du Musée municipal de l'Évêché de Limoges, les armes du Musée de l'Armée, un harnais composite (vers 1480) et une croix-reliquaire sertie de pierres précieuses du moine-orfèvre Hugo Oignies. Finalement, on s'attarde aux savoirs ainsi qu'aux communications par l'entremise de l'apparition des universités, du livre et de la musique, autant sacrée que profane. Des manuscrits côtoient les fameuses gargouilles qui forment une sorte de périphérie maléfique entourant le centre du sanctuaire.

En complément, un atelier d'armurerie permet de découvrir les étapes de fabrication d'une armure. De plus, le Musée de la civilisation propose, à l'aide d'un PC de poche, une visite alternative de l'exposition sous forme de jeu. Une approche originale qui

offre la possibilité de découvrir *Gratia Dei* par l'entremise d'un personnage authentique de l'époque. Il faut souligner aussi le magnifique catalogue (en coédition avec Fides) que signe Didier Méhu. Après son passage au Musée de la civilisation, jusqu'au 28 mars 2004, l'exposition voyagera pendant deux ans en Europe ainsi qu'en Amérique du Nord. Pour en savoir davantage, on recom-

mande la visite du site Internet (www.gratiadei.com). Une réussite sur toute la ligne.

GRATIA DEI.
LES CHEMINS
DU MOYEN ÂGE

Au Musée de la civilisation, 85,
rue Dalhousie, Québec.
Jusqu'au 28 mars 2004.

Du 7 mai au 7 juin 2003

CATHERINE FARISH

Œuvres récentes

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent 1127 151 314-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

Comment apprivoiser l'art actuel

Art contemporain : mode d'emploi
sur le site www.graff.ca

L'art contemporain Rose-Marie Arbour

La photographie Mona Hakim

Abstraction et figuration Jocelyne Lupien

L'art et le quotidien Nicolas Mavrikakis

L'atelier comme laboratoire Jean-Pierre Latour

Avec l'appui du Conseil des arts et des lettres du Québec

Graff 963 Rachel Est Montréal (Qc) H2J 2J4 T 514-526-2616 graff@videotron.ca

PREMIÈRE FOIS À MONTRÉAL

CÉRAMIQUES DE
PICASSO

Jusqu'au 15 juin 2003

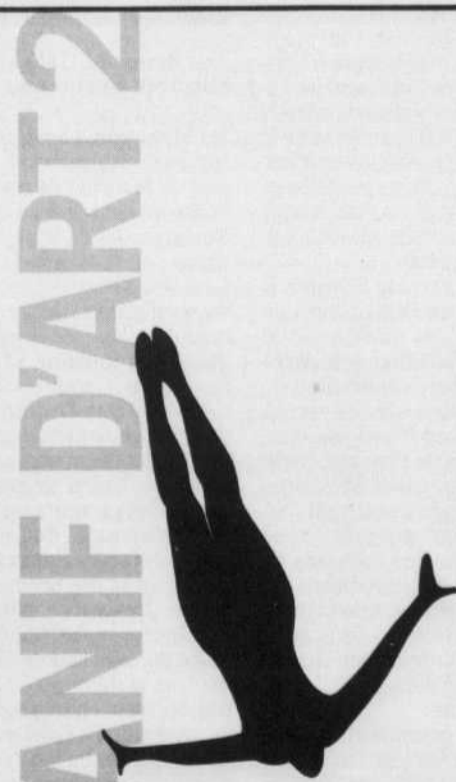
Galerie BERENSEN

1472, rue Sherbrooke ouest (angle Mackay), Montréal QC

T: 514-932-1319

www.galerieberensen.com

Ouvert du Mardi au Vendredi 10 h à 18 h

PLONGEZ DANS L'ART ACTUEL À QUÉBEC DU 1^{ER} AU 31 MAI 2003ENTRÉE COMME LA DOUBLONE ET SAINT-JOSEPH
ESPACE GM DÉVELOPPEMENT
410 BOULEVARD CHAREST EST
WWW.MEDUSE.ORG/MANIFESTATIONUN ÉVÉNEMENT DE
MANIFESTATION
INTERNATIONALE
D'ART DE QUÉBEC